



MASTER SCIENCES SOCIALES

Parcours « Sciences Sociales Appliquées à l'Alimentation »

MÉMOIRE DE PREMIÈRE ANNÉE

Les conséquences sociales du choix du végétarisme en France

Présenté par :

Vincent LAUGEL

Année universitaire : **2016 – 2017**

Sous la direction de : **Laurence TIBÈRE**



MASTER SCIENCES SOCIALES

Parcours « Sciences Sociales Appliquées à l'Alimentation »

MÉMOIRE DE PREMIÈRE ANNÉE

Les conséquences sociales du choix du végétarisme en France

Présenté par :

Vincent LAUGEL

Année universitaire : **2016 – 2017**

Sous la direction de : **Laurence TIBÈRE**

« L'ISTHIA de l'Université de Toulouse Le Mirail n'entend donner aucune approbation, ni improbation dans les projets tutorés et mémoires de recherche. Ces opinions doivent être considérées comme propres à leur auteur. »

« My biggest nightmare would be if the kids ever came up to me and said 'Dad, I'm a vegetarian.' Then I would sit them on the fence and electrocute them. »

Gordon Ramsay

Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier Madame Laurence Tibère, mon maître de mémoire, pour m'avoir accompagné lors des différentes étapes de la construction de ce mémoire et avoir eu confiance en moi.

Je remercie aussi l'ensemble des étudiants de M1 et M2 Sciences Sociales Appliquées à l'Alimentation avec qui j'ai pu discuter et qui m'ont permis de regagner de l'objectivité en m'apportant un regard extérieur sur mon travail et tout particulièrement, Léa Cochin.

Enfin, je tiens sincèrement à remercier l'ensemble des personnes qui en s'entretenant avec moi, ont bien voulu me livrer leurs expériences de vie et ainsi une part de leur intimité.

Sommaire

Introduction.....	9
Partie 1 : Cadrage théorique	11
Chapitre 1 : Les français et leurs rapports à l'alimentation	12
1. Le modèle alimentaire « traditionnel » français.....	14
2. La viande et les français.....	15
Chapitre 2 : Les végétariens et leurs rapports à l'alimentation	27
1. Présentation des végétarismes	27
2. Les motivations principales en France.....	29
3. Les rapports spécifiques et paradoxaux des végétariens zoophiles à l'alimentation	32
4. Qui sont les végétariens français ?	37
Partie 2 : Hypothèses	39
Chapitre 1 : Problématisation.....	40
Chapitre 2 : Hypothèse n°1 : les hommes végétariens sont plus stigmatisés que les femmes végétariennes.	43
1. La construction du genre	43
2. L'influence de la classe sociale.....	46
Chapitre 3 : Hypothèse n°2 : Le végétarien zoophile est doublement stigmatisé, d'une part, par les omnivores français « traditionnels » et de l'autre, par les vegans.	47
1. La stigmatisation des végétariens zoophiles déviants par les mangeurs français omnivores dits « traditionnels »	47
2. La stigmatisation des végétariens zoophiles par les vegans.....	53
Partie 3 : Méthodologie probatoire.....	59
Chapitre 1 : Méthodologie de recherche	60

1. L'approche quantitative	60
2. L'approche qualitative.....	61
Chapitre 2 : Publics cibles et démarche	65
1. La prise de contact avec les différentes populations	66
2. Lieu de l'entretien	68
3. Durée de l'entretien et nombre d'entretiens	68
Chapitre 3 : Présentation des outils	69
1. Le guide d'entretien destiné aux végétariens zoophiles.....	69
2. Le guide d'entretien destiné aux vegans.....	71
3. Le guide d'entretien destiné aux omnivores dits « traditionnels »	73
4. Exploitation des résultats	76
Conclusion générale	77
Bibliographie	79
Table des figures.....	83
Table des matières	84

Introduction

La thématique du consom'acteur¹, c'est-à-dire la prise de pouvoir du consommateur sur le marché via ses modes de consommation, décrite par Sophie Dubuisson-Quellier est un sujet contemporain et s'inscrit dans le phénomène d'individualisation des pratiques alimentaires dans les sociétés occidentales dites modernes comme la France. Consommer autrement permettrait donc de vivre autrement en promouvant ou au contraire en *boycottant* des pratiques, des produits, des filières ou encore des marques.

Aujourd'hui, exclure la consommation de chair animale de son modèle alimentaire peut être lié à de nombreuses motivations éthiques, écologiques, économiques, sociales, médicales ou encore religieuses. Le végétarisme, plus qu'un régime alimentaire ou encore un acte politique, est un thème qui suscite un débat philosophique remettant le sens de la vie, la place de l'homme dans sa relation avec la nature et avec le vivant, en question.

J'ai développé un intérêt et surtout une curiosité quant aux végétariens défendant la cause animale, ainsi que les végétaliens ou encore les vegans. Les motivations qui entraînent ces choix sont, pour moi, totalement en phase avec les préoccupations actuelles et s'inscrivent dans une démarche d'alimentation durable et éthique. De plus, ce choix alimentaire répond à la question de la gestion de la mise à mort animale dans nos sociétés industrialisées.

L'offre végétarienne et végétalienne se développe mais reste très marginale en France. La pratique du végétarisme semble également assez éloignée des recommandations alimentaires françaises ou du moins des représentations des français sur leur manière de s'alimenter. Ayant conscience de l'intérêt du repas dans sa fonction d'intégration sociale dans un groupe, l'importance de la viande dans les repas français ainsi que l'émergence sur internet de publications moquant le végétarisme et ses adeptes, je me suis posé la question d'un éventuel problème d'intégration des mangeurs dits végétariens dans la société française.

Dans notre société de consommation, s'exprimer via ses choix d'achat peut avoir un impact réel. Les végétariens en général sont de plus en plus présents dans

notre entourage. Ce thème me semble donc être ancré dans l'actualité voire dans le futur, dans la perspective d'une consommation responsable et durable. Comprendre les problématiques sous tendues par la relation qui s'opère entre ces différents mangeurs français, semble important dans nos sociétés modernes, organiques où le lien social puissant formé autour d'une même table est froissé par l'individualisation des pratiques alimentaires, qui ont leur lot de justifications qu'il serait dommage de ne pas prendre en compte.

Ainsi pour cerner au mieux mon sujet je m'intéresserai premièrement au rapport à l'alimentation et plus particulièrement à la viande du mangeur français dit « traditionnel », pour dans un second temps tenter de comprendre la relation particulière du végétarien dont l'une des motivations est la défense de la cause animale. Cela nous permettra de faire un état de l'art de la littérature concernant ces thèmes. Puis, grâce à une démarche exploratoire, nous pourrons affiner notre question de départ, pour arriver à formuler une problématique concise et précise à laquelle nous rattacherons nos hypothèses issues de nos lectures, de notre méthodologie exploratoire et des pistes fournies par des entretiens exploratoires. Ce mémoire s'achèvera par la proposition d'une méthodologie probatoire permettant d'infirmer ou de confirmer nos hypothèses.

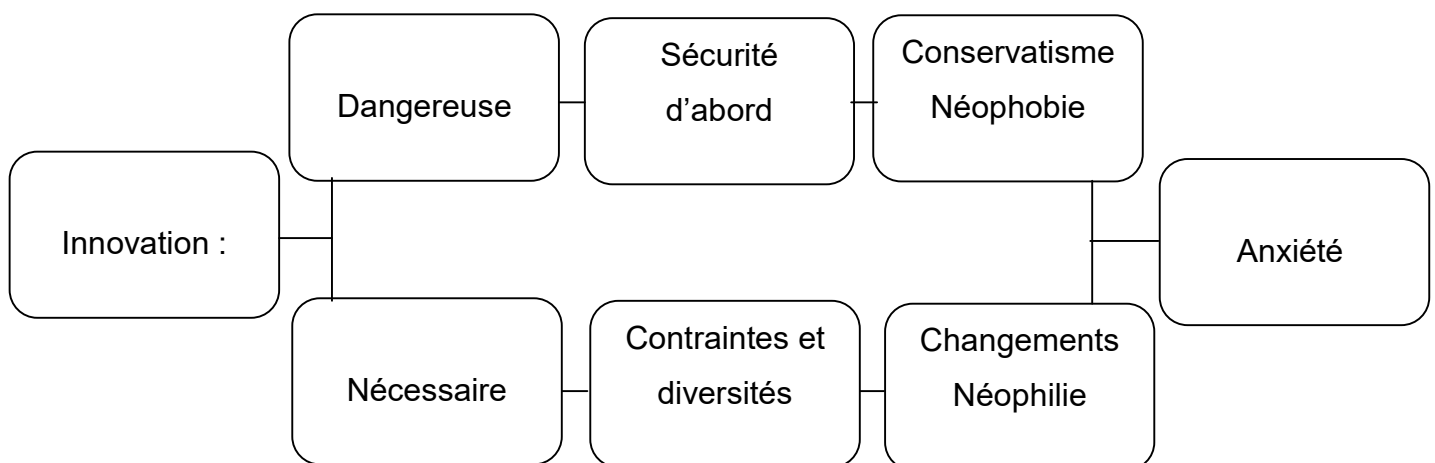
Partie 1 : Cadrage théorique

Avant de pouvoir parler de végétarismes ou de végétalismes et ce qu’impliquent ces pratiques dans la société française, il s’agit d’identifier et de comprendre le modèle alimentaire français et plus particulièrement la relation à la viande et donc implicitement la relation à l’animal qu’entretient le mangeur français.

Chapitre 1 : Les français et leurs rapports à l'alimentation

L’espace social alimentaire est un concept de Jean-Pierre Poulain (2002) utilisé comme un outil permettant de caractériser l’alimentation d’une société avec une certaine culture qui lui est propre à un moment donné. L’alimentation est un « *fait social total* » selon le terme emprunté à Mauss (1924), c’est-à-dire un objet propre à une société qui, en l’étudiant, nous informe sur l’ensemble du fonctionnement de celle-ci, les institutions et les relations sociales qui s’y jouent (son économie, ses croyances et représentations, ses valeurs, ses systèmes symboliques...). Le modèle alimentaire apparaît comme un héritage générationnel de techniques, de symboles, d’identité et une aide à la prise de décision alimentaire pour l’omnivore (Jean-Pierre Poulain, 2002) permettant de parer le risque toxique lié au paradoxe de l’omnivore (Fischler, 2001) schématisé ci-dessous :

Figure 1 : Schéma illustrant le paradoxe de l’omnivore¹



¹ FISCHLER, Claude. *l'Homnivore*. Odile Jacob, 15 février 2001, page 64.

Les dimensions de l'espace social alimentaire, qui une fois caractérisées forment un modèle alimentaire, sont les suivantes :

♦ L'ordre du mangeable : cette dimension regroupe dans une société, tous les aliments considérés comme « mangeables ». En effet, les aliments dits « comestibles » se doivent de posséder une sorte de marque culturelle pour pouvoir être consommés. C'est ce que le groupe social considère comme étant des aliments.

♦ Le système alimentaire : cette dimension regroupe toute l'organisation des étapes de la production alimentaire à la transformation puis à la distribution aux individus.

♦ L'espace du culinaire : il s'agit de l'ensemble des opérations techniques comme symboliques qui permettent au mangeur de s'approprier la nourriture, de la rendre mangeable.

♦ L'espace des habitudes de consommation : c'est l'espace qui contient l'ensemble des modalités de prise de repas, la forme de ces repas, les positions à table (s'il y a table).

♦ La temporalité alimentaire : cette dimension peut être vue sous deux angles : la temporalité de vie et la temporalité quotidienne, c'est-à-dire, d'une part, comment le groupe adapte son alimentation aux différents âges de la vie (du nourrisson à la personne âgée), et d'autre part, comment s'articulent les cycles de consommation (Quand est ce qu'on mange ? Combien de fois par jour ?...).

♦ L'espace de différenciation sociale : cette dimension correspond à la dimension ostentatoire de la consommation d'aliments. On peut retrouver cette dimension dans l'ensemble de l'espace social alimentaire, c'est-à-dire qu'un individu pourra se différencier, montrer son appartenance à une strate de la société en considérant certains aliments comme mangeables ou non, en adoptant des habitudes de consommation particulières, en ayant recours à d'autres systèmes alimentaires...

En m'appuyant sur ce concept, je présenterai succinctement les caractéristiques du modèle alimentaire français classique avant de m'intéresser plus particulièrement aux relations entre omnivores français et produits carnés.

1. Le modèle alimentaire « traditionnel » français

Avec le contexte de mondialisation et d'individualisation dans nos sociétés modernes, il s'agit dans cette partie de présenter les normes dites « traditionnelles » en matière d'alimentation en France.

En France, le modèle « traditionnel » présente trois repas par jour pris le matin, en milieu de journée et le soir : le petit déjeuner, le déjeuner (pris vers 13 heure) et le dîner à des heures plutôt fixes et communes à l'ensemble de la population. Les repas sont pris à plusieurs personnes autour d'une même table. Le temps de préparation et de prise du repas est assez long par rapport aux autres pays européens. Le repas français est structuré par trois éléments pris dans l'ordre : entrée, plat principal et dessert (ou fromage) (Poulain, 2001).

L'aspect gustatif et hédonique est d'une grande importance et le savoir-faire culinaire est issu d'une transmission d'expériences. On parle en France de « souveraineté alimentaire », c'est-à-dire de règles communes à la prise alimentaire qui participeraient à l'équilibre alimentaire : les règles sont collectives, partagées et diffuses dans l'ensemble de la société. Le mangeur français est cadré par le fait qu'il mange en groupe, par la norme de ce groupe, qui le contrôle et l'empêche d'adopter un comportement déviant. L'alimentation des français est centrée sur la commensalité (du latin *cum* qui veut dire ensemble, avec et *mensa* qui signifie table) et sur les règles qui lui sont propres. Le repas est un rituel qui favorise l'échange entre convives que ce soit de parole ou de nourriture².

En conclusion, la consommation alimentaire en France est fondée sur deux valeurs principales : le plaisir et la convivialité, le fait de partager un repas. On

² MATHE, T., FRANCOU, A., COLIN, J., HEBEL, P. Cahier de recherche du CREDOC : *Comparaison des modèles alimentaires français et étas-uniens*. Décembre 2011, 96p. [en ligne] Disponible sur : <http://www.credoc.fr/pdf/Rech/C283.pdf>

peut ajouter qu'aujourd'hui, la santé devient un enjeu majeur et se détache très difficilement de l'alimentation³.

Maintenant que la structure classique de l'alimentation des français est posée, voyons plus en détail le rapport des français à l'alimentation carnée.

2. La viande et les français

Dans toutes les sociétés, même celles dont les régimes alimentaires n'en font pas un composant, la viande⁴ est l'objet d'une symbolique dans l'imaginaire collectif (Méchin, 2015). L'évolution de la symbolique de la viande en France dépend de tout le contexte historique et de l'évolution des mentalités des individus, mais elle a toujours eu une grande importance sociale en France.

2.1. La viande, une consommation symbolique et sociale

On est passé, en France, il y a environ 10000 ans, de la cueillette et la chasse à l'agriculture et l'élevage. La consommation alimentaire de viande était majoritairement adoptée par les élites car la production de viande était coûteuse puisqu'elle nécessite de nourrir l'animal avant de pouvoir s'en nourrir. C'était donc un privilège. « *La société de la chasse et du gibier rôti regardait de haut le monde de l'agriculture et des bouillies* » (Legoff, 1984).

« *Défendre son bifteck* » ou encore « *gagner son bifteck* » sont des expressions communes qui renvoient à cet attachement à la viande (Méchin, 2015). Gagner son bifteck signifie gagner assez d'argent pour pouvoir consommer plus de viande, consommation extra ordinaire pour les gens du peuple, qui se faisait surtout le dimanche. Du XIVème au XXème siècle, la viande constituait une exception à la table paysanne et ce jusqu'à la seconde guerre mondiale. Plus on consommait de viande est plus on montrait son ascension dans l'échelle sociale (Labarre, 2004).

³ Centre d'Informations sur les Viandes (CIV). Dossier Santé avec la collaboration de HEBEL, Pascale et LAMBERT Jean-Louis. *L'alimentation des français : Quelle place pour la viande aujourd'hui*. Décembre 2012, 36p. [en ligne] Disponible sur : <http://www.civ-viande.org/wp-content/uploads/2012/12/dossier-sante-alimentation-francais1.pdf>

⁴ La viande vient du latin *vivenda*, *puis vivanda* qui signifie « toute espèce d'aliment, tout ce qui est propre à soutenir la vie », animale ou humaine.

2.2. Viande et religion

En opposition à cela, le refus de consommer de la viande a souvent été associé à la recherche d'une vie meilleure. C'est le cas en Inde où une alimentation végétarienne est signe de pureté. Dans la tradition judéo-chrétienne, la période du carême, qui prépare la commémoration de la résurrection du Christ et dure 40 jours, est une période de jeûne et d'abstinence qui permet la purification des croyants. Certains ordres monastiques ont fait de ce refus de consommer de la viande et d'autres produits d'origine animale une directive dans leur spiritualité au même ordre que la maîtrise de ses pulsions sensuelles. D'autres cultures et sociétés dans l'histoire ont vu dans le refus de consommer de la chair animale un moyen de s'élever spirituellement.

Quoi qu'il en soit la viande ne laisse pas indifférent, la relation qui s'opère entre la chair animale et l'homme est riche en symboles et significations. (Méchin, 2015).

2.3. La viande, un symbole de force

Au début du 20ème siècle dans les campagnes françaises, la viande qui n'est pas présente en grande quantité attise la croyance de la force.

« *Vous êtes des costauds, on voit bien que vous mangez souvent du gibier* » disait un médecin (Méchin, 2015). Toutes les viandes n'ont pas les mêmes valeurs, en effet la couleur de la viande détermine dans la société française la « force » que celle-ci procure, cette couleur représente la concentration de sang qu'elle renferme. On a des viandes blanches comme la volaille, rouges comme le bœuf jusqu'au noir dans le cas des gibiers, ces deux dernières étant considérées comme des viandes « robustes ». Les braconniers français avaient comme base alimentaire la viande de gibiers qui, disait-on, leur octroyait cette force physique hors-normes qui les caractérisait. La consommation trop grande de ce genre de viandes « trop concentrées en sang » pouvait causer des maladies comme des furoncles, des coups de sang qui étaient associées aux maladies de braconniers.

Les viandes blanches, elles, étaient considérées comme facilement digestibles

car le blanc est connoté « inoffensif », « innocent », proche de l'enfant... (Méchin, 2015).

Dans la seconde moitié du XIV^{ème} siècle, la consommation de cet aliment se démocratise (Montanari, 1995) et va s'étendre jusqu'aux classes modestes par mimétisme intégrateur. Les classes aisées n'ayant plus de privilège dans la consommation de viande, leur consommation va se tourner vers des produits végétaux et une consommation plus légère, moins riche, plus contrôlée qui s'oppose à « *l'image épique des grands mangeurs insatiables*³ » qui va rester populaire. L'augmentation, en termes de quantité, de la consommation de produits carnés s'explique par l'effacement des différences de consommation entre classes sociales, entre autres.

2.4. La viande bouleversée par la modernité

2.4.1. Evolution du paradigme nutritionnel

Du paradigme énergétique...

La viande était considérée comme diététiquement intéressante car elle constituait un apport énergétique conséquent dans une vision énergétique dominante de l'alimentation : la viande nous constitue (car nous sommes constitués de chair) et remplit nos batteries. L'absence de régime carné était considérée comme une faiblesse. La viande blanche est perçue comme légère, car issue d'animaux à plumes pouvant voler et peu concentrée en sang au vu de sa couleur³. Il y a donc une répartition sociale des différents types de viandes qui s'opère avec d'un côté, la viande rouge destinée à l'homme travailleur et de l'autre, la viande blanche, symbole d'innocence attribuée à la mère au foyer. Héritier (1996) explique ce rapport genré par la « faiblesse » de la femme qui donne la vie sans forcément le vouloir qui s'oppose à la « force » de l'homme viril qui, en se battant pour sa famille et contre ses ennemis, détient un certain pouvoir sur la vie des autres et sur la sienne. Ainsi la viande gorgée de sang est valorisée car elle nourrit l'homme « guerrier ». On peut ici voir l'opposition sexe fort (homme, actif) et sexe faible (femme, passive) caractéristique de la pensée symbolique dominante de la société patriarcale qui est défini par Pierre Bonte comme une « *forme d'organisation sociale et juridique fondée sur la*

détention de l'autorité par les hommes » (1991), à partir du 19^{ème} siècle en Europe⁵.

A partir de la révolution industrielle, la consommation de viande augmente (surtout entre 1850 et 1960) (Raude, 2008). Les ouvriers qui consommaient le plus de viande étaient considérés comme meilleurs travailleurs. On faisait des réformes de la nourriture dans l'armée et dans les cantines scolaires en promouvant la consommation carnée (Vigarello, 1993). C'est à partir de ce moment que les premiers mouvements végétariens émergent en restant très minoritaires.

Deux facteurs auraient fait changer le statut de la viande, qui était en première position dans la hiérarchie culinaire (bon pour la santé, et signe de prestige) : d'une part, l'industrialisation de l'alimentation, de l'autre, nos changements de représentations sur la relation alimentation et santé (De Labarre, 2004).

Au paradigme nutritionnel de contrôle...

Après les 30 glorieuses, le revenu monétaire tend à se stabiliser. Depuis le début de l'histoire, plus le niveau de vie augmentait plus on remplaçait les produits alimentaires végétaux par des produits animaux. Cette tendance va s'inverser à partir des années 80 surtout dans les milieux aisés. On va passer d'un modèle de consommation qui privilégie l'ostentatoire et l'organoleptique, avec la cuisine gastronomique de la bourgeoisie française du XIX^{ème} siècle, à un modèle qui s'articule autour d'une diminution des budgets économiques et temporels et vers une nutritionalisation de l'alimentation³.

Ce qui permet d'expliquer ce changement c'est le contexte géopolitique et historique de l'époque, on passe d'une période de pénurie, avec l'enchaînement des deux guerres mondiales, à une situation d'abondance, avec l'industrialisation et la paix qui s'est installée. La médicalisation de l'alimentation et le discours diététique qui a changé dénonce les excès de

⁵ TIBERE, Laurence. Cours sur la sociologie de l'alimentation, enseigné en Master 1 « Sciences Sociales appliquées à l'alimentation » à l'ISTHIA, Université Toulouse II Jean Jaurès, en octobre 2017.

l'alimentation de nos sociétés modernes et la viande va laisser sa place de « *sain(t)* » dans la hiérarchie culinaire au profit des légumes (Poulain, 1998).

2.4.2. Distanciation entre le mangeur et l'aliment

L'industrialisation de la production alimentaire

La consommation carnée est corrélée au mode de vie urbain. C'est surtout à partir de 1950 que la productivité augmente, les salaires également et le prix de la viande baisse.

Cette même année, 25% de la population française vit de l'exploitation de la terre contre 3% aujourd'hui³. La confiance liée au « circuit court » d'autrefois (relation direct du producteur au consommateur final) a disparu. Plus les intermédiaires (industries alimentaires, réseau de grande distribution...) sont nombreux plus l'anxiété grandit. On présente la traçabilité investissant le marché comme garantie de la sécurité et on espère donc faire baisser l'anxiété populaire, mais les inquiétudes sont difficiles à lever.

L'industrialisation fait perdre de son prestige à la viande qui, dans une volonté de réduction de temps de travail dans l'industrie et de standardisation, a pris la forme de « *knaki* », d'escalope de dinde... en soit des aliments devenus banals voire perçus comme étant des aliments de mauvaise qualité pour certains consommateurs. Ce qui s'oppose totalement à la vision ostentatoire passée de la consommation carnée.

L'ensemble de la filière alimentation est devenue extérieure aux quotidiens des mangeurs. Jean Pierre Poulain (1997) l'illustre en disant que l'aliment identifié « *du pré à l'étal du boucher* », « *de la vigne à la bouteille* » se voit octroyer, avec l'urbanisation et l'industrialisation, le statut de marchandise qui lui enlève sa propriété « naturelle ». L'industrie est considérée comme « *dénaturalisant les produits* ». Lors des crises, elle est « *perçue comme un apprenti sorcier se jouant des règles de la nature et produisant une alimentation artificielle* ». L'organisation scientifique du travail enlève à l'animal son statut « naturel » pour le réduire à l'ordre de la matière première dont on peut « rationaliser » et intensifier la transformation à volonté. Le bétail, la volaille sont restreints à une

considération industrielle de « *viande sur pattes* ». Les viandes se hachent, se panent. Les morceaux comme la tête ou les abats sont de moins en moins appréciés car ils renvoient directement à l'animal identifiable (Vialles, 2004). De plus, dans ce contexte et avec l'émergence des plats préparés industriels, les plats à base de viande prennent le dessus en termes de consommation par rapport à la viande seule.

Les crises sanitaires et de confiance concernant la viande changent la symbolique qui lui est portée et nuisent à son image. La viande qui apportait la force paraît maintenant être source de danger pour la santé, une menace, un risque alors même que la santé apparaît comme une valeur de plus en plus centrale. Manger est de plus en plus vu comme le facteur déterminant permettant de vivre plus longtemps et en meilleure santé. La tendance globale va alors privilégier et tenter de retrouver l'authenticité perdue des produits pour retrouver la confiance en l'aliment.

La relation français-animal

« *Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué* ⁶ ». Si on parle de relation des français à la viande, il faut tout d'abord se pencher sur le rapport des individus à l'animal.

« *L'espace du mangeable est déterminé par la conception que la société se fait de la place de l'homme dans la nature et dans l'échelle du vivant* ». Les modèles alimentaires permettent de comprendre les enjeux et les représentations des relations homme-nature (Poulain, 2006).

Il existe quatre grandes formes d'organisation cognitive des relations homme-animaux qui ont été recensées par Descola (2005) et qui impliquent des relations homme-animal et mangeable-non mangeable différentes :

♦ L'animisme : donne aux non-humains des intentions et une intériorité identique aux humains ce qui pose la question : comment cohabiter paisiblement avec des animaux que l'on consomme ?

⁶ (Proverbe originaire de) DE LA FONTAINE, Jean. « L'ours et les deux compagnons », dans *Les Fables*, Livre V, 1668.

♦Le totémisme : conçoit une continuité d'identité entre les humains et les non humains qui pose la question : peut-on manger des animaux totémiques, et si oui, sous quelles conditions et quelles conséquences y aurait-il à le faire?

♦L'analogisme : cherche des réseaux de correspondance symboliques entre les éléments du vivant considérés comme séparés. Il constitue des règles qui permettent d'établir des relations entre les éléments des différentes catégories (vivant et non vivant).

♦Le naturalisme : est un processus d'objectivation de la nature qui rattache les humains et non humains par leur corporalité mais les distingue par leurs capacités culturelles. Il y a une mise en place de dispositifs permettant de renforcer la discontinuité entre animalité et humanité et aliment et animal dont il est issu.

En France, l'organisation cognitive de la relation animalité-humanité tend vers le naturalisme qui pose une frontière culturelle entre l'homme dominant et les animaux dominés. D'après l'enquête de Cazes-Valette (2015), plus l'Homme est placé haut dans la hiérarchie qu'il se fait des animaux, plus il accepte la mort donnée aux animaux et inversement, plus l'Homme se voit égal à l'animal moins il accepte sa mise à mort.

Fischler nous parle dans l'Homnivore (Fischler, 2001, p130), d'une frontière entre animalité et humanité, les « *frontières du self* » qui deviennent de plus en plus floues. Le mangeur français imprégné par ce schème cognitif naturaliste est donc zoophage, c'est-à-dire que c'est un mangeur qui incorpore l'idée de la domination de l'homme sur les autres espèces animales et qui accepte donc l'idée de manger des animaux. Il voit dans cet acte un acte « naturel » et nécessaire. L'euphémisation de la violence dans nos sociétés va remettre en mouvement ce schème.

En effet, on observe une tendance sarcophagique qui va prendre une grande ampleur. Cette notion de sarcophagie correspond à une désanimalisation de la viande, celle-ci n'est plus identifiable, on n'y retrouve plus l'animal, contrairement à l'époque médiévale. En effet, durant cette période en France, les plats carnés étaient servis de sorte que les animaux préparés étaient

présentés quasiment entiers sur la table. On y voyait les différents membres (Elias, 2011). C'est là encore un dispositif de distanciation qui se joue directement dans l'assiette. On passe de « *mangeurs d'animaux* » à « *mangeur de chair* ». Grâce à un vocabulaire spécifique, on dessine une distance entre l'animal et la viande qui sera consommée, on élève des cochons mais on consomme du porc par exemple. (Poulain, 2006)

On voit dans l'enquête de Cazes-Valette (2015), qu'au niveau de l'acceptation de l'abattage, la grande majorité des répondants disent être tout à fait d'accord ou d'accord avec l'idée qu'« *il est normal que l'homme élève des animaux pour leur lait* » et « *il est normal que l'homme élève des animaux pour leur viande* ». De plus, quand on demande aux mangeurs de hiérarchiser les animaux, l'humain est classé en tête, puis viennent les animaux de compagnie, les animaux sauvages et enfin ceux d'élevage. On peut donc en déduire que la vision naturaliste est majoritairement présente dans notre société.

D'autre part, il y a bien une distanciation de l'abattage et une spécialisation de cette tâche. En effet, c'est l'éleveur qui se doit de gérer la mise à mort, sa préméditation, le bien être des animaux avant l'abattage (Vialles, 2006).

Cet éloignement nous fait oublier les relations complexes avec les êtres vivants, animaux et végétaux, qu'engendre l'alimentation. Les éleveurs (entre autres : chasseurs, jardiniers...), eux, sont confrontés à ces subtils relations. Mais le mangeur commun, lui, ne voit que le produit présenté dans l'étale du magasin et peut difficilement se représenter le système alimentaire, l'origine du produit (« de la fourche à la fourchette »).

C'est la grande majorité de la population interrogée qui gère la culpabilité de la mise à mort animal de cette manière, l'origine animale de la viande s'oublie. Ce qui explique la dernière place de l'animal d'élevage dans la hiérarchie. L'animal domestique ou d'élevage a donc un statut social de « nourriture », il est « né pour ça ».

Edmund Leach propose (1980) une classification des animaux dans l'ordre du mangeable. Les animaux familiers et les animaux sauvages sont considérés non mangeables. Les animaux domestiques et le gibier sont considérés comme

mangeables. Il s'agit de la distance perçue entre le groupe humain et l'animal. Il faut qu'il y ait une certaine distance entre eux, d'où le caractère non mangeable de l'animal de compagnie, mais que celle-ci ne soit tout de même pas trop grande. Claude Fischler (1985) parle d'OCNIs (Objets Comestibles Non Identifiés) pour les aliments qui sont trop loin culturellement du mangeur, ceux-ci sont donc considérés comme non mangeables.

« S'il existe une classification des espèces mangeables ou non au sein d'un groupe homogène selon leur distance vis-à-vis de ce groupe, il peut exister pour une même espèce, au sein d'un groupe hétérogène, une perception différente des distances selon les individus et donc, du caractère mangeable ou non d'une même espèce. » (Cazes-Valette, 2015)

Ainsi on observe des déplacements de certains animaux voire un requestionnement de la place des animaux dans la hiérarchie.

Des animaux aux statuts « particuliers »

Cheval, gibier et lapin sont les 3 types de viandes dont le taux de non consommateurs absolus est le plus élevé selon l'étude de Cazes-Valette (2015). Le cheval évolue de plus en plus dans la catégorie « animal de compagnie » (Digard, 2005). Ceci peut s'observer, par exemple, en analysant la crise chevaline, qui tire son origine des lasagnes à la viande de cheval marquées « pur bœuf », qui a causé un choc dans la confiance entre consommateurs et industries. Jean Pierre Poulain émet l'hypothèse que cette crise aurait pris moins d'importance si il avait s'agit d'un changement de la viande de porc par du sanglier par exemple, des animaux qui sont classés tous les deux dans la catégorie du mangeable et qui sont proches.

Les possesseurs de lapin « de compagnie » ne mangent pas significativement moins de lapin que la moyenne de la population. C'est au niveau des sarcophages que sa consommation a plus de mal à être admise. En effet, l'animal entier, « prêt à cuire » est difficile à penser. Un problème que la volaille n'aurait plus grâce à la découpe qui permet de désanimaliser le « produit ».

Pour le gibier, il s'agit d'une remise en cause du présupposé d'une différence d'intériorité entre humains et non humains. Consciemment ou non « la

domination de la culture sur la nature » est questionnée. L'élevage est peu remis en cause car l'animal garde son statut de « mangeable » voire, comme dit précédemment, de « nourriture » alors que la chasse, la pêche et l'abattage sont mal vus. Laurence Ossipow (1997b) nous confirme cette vision qui est également présente chez des végétariens. Ceux-ci ont plus de mal à cautionner la chasse que l'élevage car ils imaginent, dans la chasse, un animal plein de vie, gambadant dans la nature et donc une victime innocente des chasseurs contrairement à l'animal d'élevage qui, lui, est destiné à nourrir/mourir.

2.5. Apports de l'enquête de Geneviève Cazes-Valette (2015) : une mise à jour de la relation entre viandes, genres et classes sociales

L'enquête de Cazes-Valette, permet de rendre compte de certains déterminants sociaux de ces relations actuelles en France.

2.5.1. Un rapport genré

L'enquête quantitative de Geneviève Cazes-Valette (2015) a permis de réactualiser l'observation de la relation qu'entretiennent les français avec la viande. Cette enquête a permis de soulever un lien intéressant entre la consommation de produits carnés et le genre du consommateur. En effet, les femmes préfèrent la viande blanche (73,4 % de ceux qui ont dit préférer la viande blanche sont des femmes) tandis que ce sont les hommes qui sont majoritaires à avoir dit préférer la viande rouge (53,6%). On voit que la symbolique de la viande rouge comme force, voire comme signe de virilité et de puissance, ainsi que la légèreté octroyée jadis à la volaille, persistent dans les représentations des français. Cela prend son sens dans un monde dont le modèle esthétique, qui est particulièrement puissant sur les femmes, aspire justement à la minceur et la légèreté. 6 françaises sur 10 désireraient effectivement maigrir⁷.

⁷ LORENZO, Sandra. Le Huffington Post. « L'obsession des régimes : pourquoi les françaises sont à ce point obsédées par la minceur ? ». Mis à jour le 05.10.2016 [en ligne]. Disponible sur : http://www.huffingtonpost.fr/2013/10/23/obsession-regimes-pourquoi-francaises-obsedees-minceur_n_4147708.html (consulté le 02.02.2017)

2.5.2. Des strates sociales déterminantes

On constate qu'il y a un rapprochement hommes-animaux qui s'effectue dans les classes modestes tandis que les individus issus de classes sociales supérieures sont perçus comme plus dominateurs et acceptent sans problème la mise à mort animale. Toutefois, contrairement à l'idée, qui pourrait « couler de source », les individus de classes sociales supérieures correspondent à la population qui consomme le moins de viande. On a vu d'après d'autres résultats que moins l'individu refuse l'abattage plus il consomme de viande. Dans une approche bourdieusienne⁸ (Bourdieu, 1979), ce fait pourrait s'expliquer par la consommation ostentatoire de viande par les élites qui n'est plus actuelle, la viande étant accessible aux échelons inférieurs de la société. De plus, on observe surtout une diminution de la consommation de viandes blanches qui sont les moins chères, ce qui semble correspondre à cette hypothèse. Le statut social de la viande n'est plus lié à l'exclusivité de la classe supérieure qui pourtant est dominatrice et bien carnivore. Le statut social du corps et l'esthétique corporel de la minceur valorisée, et non plus le « bien en chair », il s'agit maintenant de montrer qu'on sait se contrôler dans une société de l'abondance et de la surconsommation pour se distinguer. C'est la classe sociale supérieure qui adopte en premier le discours diététique.

Conclusion

Malgré l'attrait grandissant pour le nutritionnel et le diététique dans l'alimentation, les qualités organoleptiques et le plaisir apprécié du modèle gastronomique culturel français perdure. Ce plaisir renvoie à la saveur des aliments, à l'expérience de nouveaux goûts, à l'envie de manger. C'est une « caractéristique permanente de la culture française ». Le manger ensemble, la commensalité est également un trait caractéristique important. En mangeant

⁸ Bourdieu étant l'auteur représentatif de la mouvance déterministe/ holiste de la sociologie, il considère les styles de vie et les goûts comme induits par l'appartenance de l'individu à une catégorie sociale et culturelle dans une société donnée. L'individu et son action sont conditionnés par sa condition sociale, il parle d'habitus de classe. L'individu lutte pour sa distinction du groupe auquel il appartient pour en tirer de la reconnaissance, tout en voulant y rester attaché. Ces mouvements sont créateurs de différences socialement hiérarchisées et déterminés par le capital culturel et économique des individus.

avec un groupe d'individus, on devient membre de ce groupe, car on mange tous la même chose. On devient biologiquement et socialement semblable au groupe.

Au niveau de la viande, la symbolique et les représentations qui lui ont été attribuées à travers l'histoire française sont plutôt positives : la consommation de viande est symbole de force et de prestige. Le schème cognitif français considère l'animal dans une vision naturaliste, globalement partagée, de domination de l'humain sur les non humains. Les français aiment la viande (87,5 %), en consomment fréquemment (plus d'une fois par jour) (Cazes-Valette, 2015) et ne changeront pas leur statut de prédateur plus ou moins assumé. Le marché de la viande est très important en France et la consommation de viande est incitée par le gouvernement. Le Centre d'Information des Viandes (CIV) a été, par exemple, un acteur important dans l'initiative du Pack Itinérant Jeunesse (PIJ) qui a pour objectif, au niveau national, de rapprocher les élèves de cycle primaire de la viande et des animaux d'élevage en leur présentant la notion de bien-être animale et l'intérêt de la viande dans l'équilibre alimentaire.

On remarquera toutefois des hétérogénéités dans les représentations que les individus peuvent avoir de la viande au niveau des classes sociales et du genre notamment.

L'anxiété est un facteur déterminant dans l'alimentation de l'homme et dans ses pratiques (anxiété physique et symbolique avec le risque d'incorporer un objet considéré comme non mangeable). Le modèle alimentaire permet de pallier ce problème. Mais avec les crises alimentaires survenues dans ce contexte de production industrielle éloignée du consommateur, ainsi que l'esthétique de minceur et avec les révisions du PNNS (Plan National Nutrition Santé) relatives à la consommation de viande et enfin la montée de l'individualisme dans nos sociétés modernes, on voit que les représentations évoluent chez certains consommateurs qui font preuve de réflexivité. Cette réflexivité peut conduire à adopter un régime alimentaire végétarien ou végétalien pour diverses raisons sociétales, éthiques, citoyennes... Ce qui tend peut être à remettre en cause le modèle alimentaire français qui permettait la routine et les habitudes c'est-à-dire une économie cognitive. Voyons donc dans un deuxième chapitre les raisons

de cette réflexivité chez les végétariens ainsi que leurs rapports à l'alimentation pour pouvoir comparer le modèle alimentaire « traditionnel » français et la l'alimentation végétarienne en France, afin de pouvoir en déduire les conséquences de leurs différences.

Chapitre 2 : Les végétariens et leurs rapports à l'alimentation

Par nature d'omnivore, l'homme peut consommer de la viande, elle est « inscrite dans notre patrimoine biologique ». Mais en plus de cette caractéristique, l'homme a la capacité de réflexivité et pourra donc choisir suivant des motivations d'ordres divers et variés de s'abstenir de manger de la viande (Ossipow, 1997b) ou même de tous produits d'origine animale (végétalisme).

1. Présentation des végétarismes

Quand on parle de végétarismes, il nous faut tout d'abord parler d'un concept clef plus global, celui du « *consom'acteur* » (Dubuisson-Quellier, 2009). L'individu par son acte de consommation possède un pouvoir et peut exercer une influence sur le système alimentaire. Des exemples connus sont le *boycott* c'est-à-dire le fait de refuser d'acheter un ou des produits ne correspondant pas aux valeurs auxquelles aspirent les mangeurs, ou encore le *buycott* qui est l'inverse, c'est-à-dire que le consommateur va préférer consommer un certain produit auquel sont rattachés des valeurs de justice, d'éthique, d'équité, de respect de l'environnement ou des animaux, plutôt qu'un autre dans une perspective de promotion de ces valeurs et du produit qui les respecte. On voit que la consommation est de plus en plus réflexive car les individus sont plus éduqués à la consommation. Les acheteurs prennent conscience du fait que la consommation est un lieu d'expression et un espace politique dont ils sont les facteurs déterminants (via la demande). Cette notion est directement rattachable à certaines formes de végétarismes comme nous le verrons par la suite. Retenons que, quand on veut parler de végétarisme de manière générale, on se heurte à l'extrême hétérogénéité d'un groupe qui possède en son sein des

individus dont les motivations sont diverses et peuvent s'additionner, se compléter mais qui sont aussi pluriels que la définition même de ce terme. Rozin (1987) nous dit que 34 % des personnes qui sont fortement d'accord avec les raisons de santé ne le sont pas fortement à propos des raisons écologiques et morales, tandis que 25 % des personnes fortement d'accord avec les raisons écologiques et morales, ne sont pas fortement d'accord avec les raisons de santé. D'autre part, les régimes végétariens « néo » émergent dans le contexte d'individualisation, de médicalisation et de nutritionnalisation extrême de nos sociétés modernes qui a participé à la cacophonie informationnelle sur l'alimentation avec des débats sur la consommation de viande comme facteur de cancer, par exemple.

La définition la plus simple et la plus adaptée du végétarisme serait : l'ensemble des pratiques alimentaires dont la chair animale est exclue pour de nombreuses raisons (telles que la religion, l'éthique animale, l'environnement, les inégalités Nord Sud..). Mais là encore certains individus se considérant végétariens mangent du poisson, des fruits de mer... Parmi les principales formes de végétarismes on peut citer :

♦ L'ovo-lacto-végétarisme : qui autorise la consommation de champignons, d'aliments issus des animaux (miel, lait, œufs...) en plus des végétaux : c'est le régime végétarien occidental classique ;

♦ Le lacto-végétarisme : qui permet la consommation de lait et de ses produits dérivés surtout présent en Inde ;

♦ Le flexitarisme : qui consiste en une consommation de viande occasionnelle (lors de restaurant par exemple) ;

♦ Le végétalisme : qui consiste à exclure de son alimentation l'ensemble des produits animaux et d'origine animale (œuf, lait, miel...) ⁹.

⁹ BARREY, Sandrine. Cours sur la sociologie de la consommation, enseigné en Licence 3 « Sociologie et Anthropologie de l'alimentation » à l'ISTHIA, Université Toulouse II Jean Jaurès, en février et mars 2016.

Opinion Way dans un sondage sur le végétarisme en France nous informe que¹⁰ :

- ♦ 3% des personnes interrogées se disent végétariennes ;
- ♦ 75% des végétariens interrogés le sont pour ne pas faire souffrir les animaux... 67% veulent aussi « consommer de façon responsable et protéger l'environnement » et 53% pensent à des questions de santé ;
- ♦ 27% des non-végétariens seraient prêts à le devenir, ou au moins à devenir flexitariens.

On voit bien par les pourcentages qui se recoupent, que les motivations des végétariens sont multiples, s'additionnent et sont rarement univoques. De plus on voit qu'une partie conséquente de la population interrogée serait « prête à le devenir » ou à adopter un régime flexitarien. Voyons maintenant les différentes motivations qui peuvent pousser des mangeurs aux végétarismes.

2. Les motivations principales en France

2.1. L'écologie

Les élevages industriels continuent à se développer en même temps que la consommation mondiale de viande et de poisson. Opter pour un régime végétarien présente un avantage sur l'espace nécessaire à la production de la nourriture du mangeur. En effet, l'élevage nécessite un grand espace terrestre pour fournir la nourriture nécessaire au bétail (cultures fourragères et pâturages) ainsi qu'une consommation énergétique importante.

« En moyenne, une alimentation carnée nécessite plus de 15 000 litres d'eau par jour et une alimentation végétarienne 5000 litres. À titre de comparaison, 1 kg de bœuf équivaut à une année de douche ! » (Robbins, 2011)

« Il faut jusqu'à 15 000 litres d'eau pour obtenir 1 kilo de bœuf nourri aux céréales alors que la production d'un kilo de blé nécessite de 1 000 à 2 000

¹⁰ Enquête réalisée par Opinion Way pour « Terra eco » les 27 et 28 janvier 2016 sur un échantillon représentatif de 1 052 personnes. [en ligne]. Disponible sur : <http://www.terraeco.net/Sondage-qui-sont-les-vegetariens,64594.html> (consulté le 25/01/2017)

litres d'eau »¹¹. La pollution créée par l'élevage, qui produit une dose de méthane conséquente (22% des émissions), participe au changement climatique. La consommation énergétique nécessaire à la production de viande est élevée si on la compare à du soja par exemple, qui est également source de protéines. Il s'agit de prendre en compte toutes les étapes de « fabrication » de la viande, de la production de la nourriture de l'animal en passant par l'acheminement de celle-ci vers les élevages, au transport de l'animal à l'abattoir jusqu'à la mise sur le marché du produit final¹². Ces coûts énergétiques sont ainsi pointés du doigt car considérés comme inutiles.

2.2. La santé

La viande est un facteur de risque pouvant entraîner des maladies cardiovasculaires, des cancers. Selon une enquête menée en Amérique, les végétariens seraient moins touchés par l'obésité et ce type de maladie grâce à leur régime (Mangels, Messina, Melina, 2003).

*« Le lien entre la consommation de viande, d'œufs et de produits laitiers et l'ostéoporose, l'asthme... a été établi. Les végétariens et végétaliens vivent en moyenne 6 à 10 ans de plus que le reste de la population. »*¹³ Le PNNS tient compte des études scientifiques et dans un souci de précaution revoie ses recommandations alimentaires. On lit dans Le Monde¹⁴ :

« Ce n'est pas une surprise : il est recommandé de manger moins de viande et de « réduire considérablement » les charcuteries. [...] Elle se fonde sur le rapport du Centre international de recherche sur le cancer, l'agence cancer de l'OMS, fin octobre 2015, qui s'appuyant sur 800 études a classé la viande transformée, essentiellement la charcuterie, dans la catégorie des « agents cancérogènes pour l'homme », tandis que les viandes rouges

¹¹ RAFIN, Olivier (directeur de publication). « Pour l'environnement ». Association mangez végétarien. [en ligne] Disponible sur : <http://www.mangez-vegetarien.com/environnement.html> (consulté le 22/01/2017)

¹² LEWINO, Frédéric. Le Point, « Elevages : une catastrophe écologique ». Publié le 22/06/2006 et modifié le 17/01/2007 à 01:01 . [en ligne] Disponible sur : <http://www.lepoint.fr/actualites-sciences-sante/2007-01-17/une-catastrophe-ecologique/919/0/11982> (consulté le 12/11/2016).

¹³ RAFIN, Olivier (directeur de publication). « Pour votre santé ». Association mangez végétarien. [en ligne] Disponible sur : <http://www.mangez-vegetarien.com/sante.html#nh8> (consulté le 22/01/2017).

¹⁴ SANTI, Pascale. LE MONDE. « Moins de viande, de sel, de sucre... les recommandations de l'agence sanitaire. L'Agence nationale de sécurité sanitaire de l'alimentation présente un socle scientifique pour de nouveaux repères nutritionnels ». Mis à jour le 24.01.2017 à 12h19. [en ligne] Disponible sur : http://www.lemonde.fr/sante/article/2017/01/24/moins-de-viande-et-de-charcuteries-moins-de-sucre-les-recommandations-de-l-agence-sanitaire_5068115_1651302.html (consulté le 26/01/2017).

(qui incluent le porc et le veau) sont considérées comme « probablement cancérogènes ».

2.3. L'éthique animale

Il y a une volonté pour certains végétariens (75% des végétariens interrogés selon l'enquête Opinion Way¹⁰) de mettre un terme à la souffrance animale faite par l'homme. Chapoutier (1990, p.16) utilise une définition du mot « zoophilie » qui exprime l'amour sentimental, platonique de l'animal. Est zoophile, une chose qui a une marque d'intérêt pour les animaux, une personne qui aime les animaux.

L'utilisation d'animaux comme d'une matière première, voire simplement l'idée de l'utilisation de l'animal servant l'intérêt humain est remise en cause par des végétariens et végétaliens.

Le végétarisme zoophile est un refus induit par une motivation liée à l'affect, au sentiment, ici zoophile, qui va dominer la forme de motivation dite « traditionnelle » dans une vision wébérienne¹⁵.

De plus, les individus végétariens dont la motivation est d'ordre éthique auront plus tendance à élargir les raisons évoquées quant à l'exclusion des produits carnés, que les végétariens qui le sont devenus par leur motivation médicale (Rozin, 1987).

Comme nous l'avons vu, ces motivations sont donc diverses. Il s'agit pour moi de cibler la population à laquelle je vais m'intéresser. J'ai décidé de me consacrer aux végétariens (et végétaliens) dont la cause animale est une des motivations déterminantes. J'explique ce choix par ma volonté exprimée dans ma question de départ d'opposer le modèle alimentaire français dit « traditionnel » qui a placé la viande sur un piédestal, lui portant un statut symbolique fort et positif, à des mangeurs français végétariens zoophiles dont la symbolique de la viande est sensiblement différente de la norme et est également induite par une certaine réflexion. La relation cognitive homme-animaux des végétariens

¹⁵ Max Weber est un sociologue issu du courant individualiste qui, dans une tentative de compréhension de l'action, propose 4 idéaux types de motivations de l'action individuel : l'action rationnelle en finalité, l'action rationnelle en valeur, l'action motivé par le sentiment et l'action déterminée par la tradition, la coutume.

zoophiles se veut différente du naturalisme décrit par Descola (2005) qui donne à l'homme la première place dans la hiérarchie des animaux.

Il ne s'agit pas dans cette partie de prendre part à un débat entre arguments omnivores et végétariens, car il est en réalité impossible. En effet, ce n'est pas une question de vérité ou de mensonge, il faut considérer les arguments comme des représentations de faits, des visions et interprétations différentes du monde.

3. Les rapports spécifiques et paradoxaux des végétariens zoophiles à l'alimentation

Les facteurs pouvant déclencher le rejet de la viande dans son modèle alimentaire sont pour 40 % des végétariens l'influence de l'entourage, la découverte d'images, une expérience traumatisante ou la réalisation de la « vraie nature » de la viande (Amato et Partridge, 1989), cachée par la distanciation viande-animal évoquée dans le premier chapitre.

3.1. La relation à la viande : le problème de la mise à mort animale

La viande ramène à un problème avec une dimension supplémentaire qui n'est pas anodine, celle de la mise à mort animale. Comment cette question est-elle gérée ? C'est l'une des 4 lois universelles de l'anthropologie de l'alimentation regroupant l'incorporation, le paradoxe de l'omnivore, la gestion du risque. L'interdit de la consommation carnée, c'est-à-dire le végétarisme, est la façon la plus « simple » de gérer la question.

A travers le monde, les sociétés gèrent ce problème en communiquant avec l'âme de l'animal, en lui demandant pardon ou le remerciant, en partageant la responsabilité de l'acte meurtrier ou encore en suivant les pratiques alimentaires dictées par une religion. Le contrôle scientifique (sanitaire, taylorisation des abattoirs) ainsi que la transformation culinaire (préparation, désanimalisation) de plus en plus industrialisés avec l'offre des plats tout préparés sont largement démocratisés dans nos sociétés modernes. Cette industrialisation de l'alimentation amène l'animal à prendre le statut de matière première, à se désanimaliser. Mélanie Joy (2003) nous présente une « expérience mentale » : si on imagine qu'on mange du bœuf et qu'on nous dit

qu'en réalité il s'agit de chien, cette information nous perturbera (qu'elle soit vraie ou non). Ceci est expliqué par le fait que le chien dans notre classification de l'ordre du mangeable (Leach, 1980) est défini comme animal de compagnie et donc nous le voyons vivant au moment où l'on nous dit que la viande consommée est du chien. Ce que veut nous dire Joy, c'est qu'en même temps, le fait de dire que c'est du bœuf, de la dinde ou du porc nous renvoie directement à de la nourriture, sans même laisser passer l'image de l'animal vivant dans notre esprit. Ce qui est induit en partie par la linguistique de distanciation animal-viande déjà évoquée. L'organisation taylorienne de la mise à mort animale dans les abattoirs, « à la chaîne », la séparation du veau d'avec sa mère, l'accouplement forcé des animaux considéré par certains comme un viol...sont une liste non exhaustive des actes dénoncée par les zoophiles.

3.2. Entre recherche de naturalité et peur de la primitivité

3.2.1. L'amour du vivant

Pour justifier leur alimentation, les végétariens soulignent l'amour de la vie animée, les animaux, le respect et la compassion.

« Ne pas se sentir complice d'un abattage », « respecter chaque forme de vie ambulante » c'est ça ne pas manger de viande pour les végétariens. *« En somme, c'est donner aux animaux un statut différent de celui que leur attribuent les omnivores »*, nous dit Laurence Ossipow (1994).

En occident, les plantes sont considérées comme non animées et leur consommation ne s'apparente donc pas à un meurtre. La consommation de plante ne donne pas à repenser la frontière de l'humanité et de l'animalité, *« la plante n'a pas de souffle, il ne coule pas de sang dans ses veines »* (Ossipow, 1994), contrairement aux animaux qui font l'objet de projection et d'identification : *« comme les hommes, ils naissent, enfantent, vieillissent, jouent, s'accouplent, meurent. Les mammifères ont la plupart du temps une tête, des membres, du sang... »* (Méchin, 2015).

Toutefois les non végétariens vont bien entendu reprendre l'idée que *« pour manger une plante [il faut] bien la "tuer" »* (Ossipow, 1994) pour alimenter des

débats bien souvent stériles où des arguments, issus de représentations différentes, tentent surtout de remettre en cause la cohérence du régime alimentaire de l'autre.

3.2.2. La peur de la contamination

Pour expliquer la contamination il faut tout d'abord comprendre le principe d'incorporation explicitée par Claude Fischler notamment. Le principe d'incorporation est le principe selon lequel on devient ce que l'on mange sur différents niveaux : biologique (l'aliment devient mon corps), social (je deviens pareil au groupe en mangeant avec ceux qui le compose, la même chose qu'eux) et symbolique relevant de la pensée magique (les qualités morales associées à l'aliment que j'ingère deviennent mes propres caractéristiques) (Rozin et Nemeroff, 1990). L'animal pour le végétarien est le symbole de la nature vivante avec laquelle il souhaite se rapprocher.

Tout « corps » animal, pour ceux qui adoptent ce régime, se rapporte à de la chair qu'importe l'animal (mammifères carnivores/ végétariens, oiseaux, poissons, être humains...) et donc à du cadavre. Le steak est un rappel de l'acte meurtrier. Une maîtresse d'école végétarienne interrogée par Laurence Ossipow (1997a) raconte :

« Je me souviens d'un jour particulier (...) où j'ai vu un steak dans mon assiette. J'ai vu ce steak et cela m'a dégouté. C'était violent, j'ai vu l'animal, c'était l'animal. Ce n'était plus le steak, c'était la viande, de la chaire humaine, c'était dégueulasse... », « L'odeur des brochettes hier soir, ça sentait vraiment le cadavre grillé ». Pour elle, cela vaut pour tous les animaux ainsi elle dit à propos du poisson : « un poisson, cela ne crie pas c'est tout ! »

D'autres végétariens diront à propos des mangeurs de viande : «vous mangez des plaies » ou parle de « digestion d'agonies » (Tournier et Toubreau, 1984).

Ainsi on va retrouver chez les végétariens la peur d'une contamination par les humeurs de l'animal. C'est un mélange de croyance factuelle et de faits vérifiables. Par exemple, la peur d'incorporer l'adrénaline relâchée par l'animal stressé, qui sent la mort arriver, est issue d'une part, d'une vérité biologique celle de la sécrétion d'une quantité élevée d'adrénaline à ce moment donné et de l'autre, de l'incorporation de celle-ci qui s'appuie donc sur des croyances,

représentations liées au principe d'incorporation. Certains végétariens affirment un lien fort de corrélation entre l'ingestion de viande et la maladie et beaucoup conçoivent que la consommation de viande leur fait se sentir lourd (Ossipow, 1994). De plus, les scandales, comme l'affaire de la vache folle et des farines animales données aux bovins, sont créateurs d'inquiétudes quant aux éventuels contaminants pouvant être donnés lors de l'élevage.

Les humeurs de l'animal s'entendent ici dans le sens physique, biologique du terme mais cette idée s'étend à une incorporation des propriétés morales de l'animal. Là, un paradoxe prend forme. Les végétariens qui voient les animaux comme des êtres sages, qui « *savent écouter la nature* », avec une « *capacité instinctive* », rejettent l'agressivité de certains animaux et ils refusent de leur ressembler car ils sont estimés « *incapables de transcender leurs actes* » (Ossipow, 1997a). C'est l'instinct, la pulsion primaire impossible à contrôler qui fait peur. Si bien que la sexualité, par exemple, renvoie à des représentations différentes chez les végétariens. Elle est vue plus comme un « *échange harmonieux* » dans une idée de recherche de spiritualité, que comme une « *jouissance physique au sens commun du terme* ». La viande est accusée de rendre agressif et de flatter les instincts « *bassement sexuels de l'homme* » (Ossipow, 1997a). Les végétariens conçoivent donc une différence d'ordre spirituelle entre omnivores et eux-mêmes. L'adoption d'un régime végétarien est souvent rattachée à une volonté de recherche spirituelle, Eliane Allo parle de « *souci de l'âme* » dans un livre du même nom (1989). Cette même recherche dont témoigne Monsieur P. dans un entretien exploratoire : « *Manger des animaux, ça ressemble pas à qui je pense être* ».

La contamination morale est pour la plupart des végétariens considérée comme la plus importante :

« *Un jour, j'ai été invité chez des amis qui ne savaient pas que j'étais devenu végétarien. A l'exception d'un peu de salade, tout le repas était carné. Je me souviens surtout des petits pâtés qui étaient offerts à l'entrée. Je me suis demandé ce que je devais faire : les manger ? Les refuser ? Finalement, je me suis dit que cela ne me rendrait pas malade. [...] Mon choix me permettait aussi de ne pas être considéré comme sectaire, de ne pas être marginalisé* » (Ossipow, 1997a, p. 130).

«J'ai l'impression que la viande et la nourriture grasse peuvent rendre un peu insensibles, opaques, certaines relations. En tout cas, j'ai le souvenir que quand je mangeais beaucoup de saucisses et buvais beaucoup de bière, etc., ma sensibilité aux autres était différente de celle que j'ai maintenant. » (Ossipow, 1997a).

Ainsi pour les végétariens, plus l'aliment est proche de son état brut, plus il est « valorisé », il y a classement des aliments par les végétariens dans les groupes « vivant » ou « mort ». Le lien avec la nature se ferait mieux par la consommation de légumes, fruits et céréales que de viandes « polluées » (Ossipow, 1997a).

3.3. La question de l'anatomie

L'argument médical peut supporter le discours végétarien zoophile (maladie coronale, cholestérol...), mais on rencontre en plus de nombreuses références faites à Plutarque¹⁶ sur ses réflexions comme celle sur l'anatomie du corps humain, qui est selon lui très différente de celle des animaux carnivores.

Selon Plutarque, contrairement aux animaux carnivores, l'homme ne possède pas une dentition « pointue » (canines longues et tranchantes) qui lui permettrait de déchiqueter la viande. Les hommes auraient plutôt une dentition pareille à celle des animaux herbivores qui leur permet de couper, broyer et écraser des aliments assez mous. La mâchoire ainsi que les muscles faciaux, chez les herbivores comme chez l'homme, sont développés et permettent la mastication, à l'opposé des carnivores et des omnivores. Ceux-ci avalent effectivement leurs aliments sans mastication préalable. L'ouverture de la bouche des animaux carnivores est donc assez grande pour permettre des mouvements tranchants ainsi que d'avaler plus facilement des grandes quantités de nourriture sans mastiquer, contrairement aux animaux herbivores et à l'homme.

Au niveau du système digestif, notre salive comme celle des herbivores contient des enzymes permettant de digérer l'amidon issu des végétaux, mais ne serait pas assez acide pour digérer des muscles et des os comme le font les carnivores.

¹⁶ Plutarque est un penseur, philosophe grec de la fin du I^{er} siècle. Il écrit un traité sur l'intelligence des animaux ainsi qu'un autre sur la raison des bêtes.

Notre intestin, très long, comme ceux des herbivores, permet une importante fermentation bactérienne facilitant la digestion et l'assimilation de végétaux. Les carnivores, eux, ont un intestin court qui empêche la viande de rester trop longtemps dans celui-ci et de macérer voire de se putréfier et ainsi d'occasionner des risques de toxicité. Les prédateurs omnivores et carnivores possèdent des griffes alors que les herbivores possèdent des sabots émoussés ou des ongles plats comme nous, humains.

4. Qui sont les végétariens français ?

Les végétariens émergent souvent des classes moyennes (Beardsworth & Keil, 1992, Ossipow, 1997b) et ont un capital d'information assez élevé. En ayant un regard déterministe sur la question, Laurence Ossipow émet l'hypothèse qu'il s'agit d'un glissement dans les habitus des mangeurs qui deviennent végétariens. Il y a des changements identitaires qui agissent : la philosophie, les thérapeutiques « alternatives » intéressent plus. Parler d'un groupe végétarien est assez complexe, c'est une entité hétérogène : leurs centres d'intérêts, motivations, soins... diffèrent mais on observe une récurrence dans la conscience commune de certaines philosophies, de l'importance de l'écologie ou de la politique. Le végétarisme ou plutôt son adoption intervient souvent à des moments clefs de la vie de l'individu (adolescence, naissance d'un enfant, indépendance...) ou lors d'expériences marquantes voire traumatisantes.

Il n'a pas été établi à proprement parlé un profil type de végétarien en France. On peut tout de même observer que les individus actifs sur les réseaux sociaux comme Facebook ou présent à des congrès et autres manifestations végétariennes ou vegan sont à 80% des femmes. Élodie Vieille Blanchard, directrice de l'association végétarienne de France nous informe : « *La classe d'âge se situe entre 25 et 34 ans. Nos données révèlent donc que les végétariens sont en majorité des femmes, jeunes, vivant dans un cadre plutôt urbain* ». Ce pourcentage se retrouve dans les membres bénévoles de l'association. On

retrouve toutefois des individus de tout sexe et âge : des retraités, étudiants, pères et mères de famille...¹⁷

Conclusion

Le rapport à l'alimentation des végétariens zoophiles se distingue de celui des omnivores français par sa réflexivité fondée sur l'éthique animale (Amato et Partridge, 1989). Le végétarisme est vu comme une confrontation de la hiérarchie traditionnelle de la nourriture surtout en France où la commensalité comme nous l'avons vu est un pilier de l'alimentation. En effet, la non consommation de produits carnés dans une société où celle-ci continue à avoir une place importante dans les repas, fait du végétarien un déviant voire un intrus autour de la table. Il se différencie du groupe, ne s'incorpore pas à celui-ci. Les personnes ayant fait ce choix se retrouvent souvent devant des processus d'identification et de marginalisation : « mangeurs de petites graines » contre mangeurs « carnivores ». La cause végétarienne aux multiples motivations rejoint aujourd'hui les courants écologistes, ce qui semblerait augmenter l'acceptation des végétariens dans nos sociétés omnivores (Ossipow, 1997a).

On a toutefois bien une différence de paradigme marquée entre végétariens zoophiles et mangeurs omnivores français « normaux » : tout d'abord au niveau de la relation cognitive entre humain et non humain ainsi que des représentations du monde et des représentations spirituelles différentes qui, non seulement, rendent le mangeur végétarien « spécial » aux yeux de la société française et de ses coutumes, mais le rendent également étranger au paradigme « traditionnel » français voire ennemi de celui-ci.

¹⁷ BONTE, Arièle. Le figaro Madame, « Qui se cachent derrière les végétariens français ? ». Publié le 04/04/2016. [en ligne] Disponible sur : <http://madame.lefigaro.fr/bien-etre/vegetariens-qui-sont-ils-030416-113690> (consulté le 26/01/2017)

Partie 2 : Hypothèses

Chapitre 1 : Problématisation

La question de départ qui m'a amené à m'engager dans la rédaction de ce mémoire était celle des conséquences sociales que pouvait avoir le choix d'une alimentation végétarienne en France. Grâce à mes recherches et la veille littéraire que j'ai entrepris, nous avons pu mettre en évidence une dichotomie entre le paradigme normal de la société française en terme d'alimentation, c'est-à-dire le suivi du modèle alimentaire « traditionnel » français qui donne une place importante à la viande, porteuse d'une symbolique forte, ainsi qu'au « manger ensemble » et ne nécessite pas de réflexivité pour le mangeur qui suit le modèle alimentaire de référence (permettant la sécurité face au danger d'incorporer des aliments nouveaux) et le paradigme végétarien zoophile c'est-à-dire, au minimum, le refus de consommer des produits carnés dans une idée de respect de l'animal.

On observe bien une forme de « déviance » du végétarien par rapport au modèle alimentaire français car « *sont qualifiés de déviants les comportements qui transgressent des normes acceptées par tel groupe social ou par telle institution* » (Becker, 1985). Les personnes déviantes sont appelées *Outsiders* en anglais.

Au vu de l'importance de la commensalité en France, on peut tout de suite imaginer que le rapport qui se joue entre le mangeur de viande et le mangeur végétarien sont des rapports particuliers et difficiles avec des représentations très différentes.

Selon Opinion Way¹⁰ :

♦ **56% des végétariens affirment qu'ils ont du mal à se nourrir selon leur choix en France**, notamment au niveau des services de restauration. Pour eux, être végétarien serait plus facile dans un autre pays qu'en France.

♦ **59% des végétariens jugent que leur vie sociale pâtit de leur régime alimentaire**, notamment à cause de l'incompréhension ainsi que des moqueries qu'il suscite.

♦ 55% des non-végétariens pensent que ce régime alimentaire est dangereux pour la santé, et 57% pensent qu'il est inutile ou sans intérêt.

Le végétarien en refusant de manger de la viande avec les autres convives à table renie les valeurs traditionnelles du repas français et consomme en fonction de ses propres valeurs d'éthique et de justice. Après de nombreuses lectures d'articles, de blogs et autres plateformes contenant des témoignages de végétariens quand aux problèmes dans leurs rapports aux autres mangeurs et suite à mes entretiens exploratoires, j'ai pu observer une forme de discrimination palpable des mangeurs végétariens qui s'étendait à plus que de « simples » moqueries.

La notion de stigmatisation introduite par le sociologue Erwin Goffman est, me semble-t-il, une porte d'accès à la compréhension des relations entre omnivores français et végétariens zoophiles déviants dans la société française. Dans son livre *Stigma*, Goffman analyse une relation liant une personne « normale » et une personne « handicapée » qu'il appelle stigmatisation. Il peut s'agir d'un handicap physique ou social, quelqu'un de discrédité ou de « discréditable » socialement.

« *Le dialogue du «normal» et du «stigmatisé» est en fait une métaphore de la vie sociale.*¹⁸ ». C'est une confrontation de points de vue, de paradigmes. La stigmatisation expliquée par Goffman revient à une forme de typification d'autrui qui est faite dans le but d'identifier la personne par un stigmat, un attribut qui éloigne l'individu de la norme. A partir du moment de la rencontre, il suffit qu'il y ait une différence « *traitée comme une inégalité pour que l'étiquette attribuée à autrui devienne un stigmat*¹⁸ ». Il y a alors un décalage entre l'« identité attribuée par autrui » et l'« identité revendiquée par soi ». Cela donne fruit à un malaise ou de la souffrance chez la personne stigmatisée. Il s'en suit des stratégies de gestion du stigmat, c'est-à-dire de l'étiquette posée sur elle : l'affrontement, la fuite, la négociation ou la résignation.

¹⁸ DUBAR, Claude. « GOFFMAN ERVING - (1922-1982) ». In Universalis éducation. Encyclopædia Universalis, consulté le 23 février 2017 [en ligne]. Disponible sur <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/erving-goffman/>

On peut observer cette idée de stigmatisation dans les études de Laurence Ossipow. Cette différence du mangeur végétarien suscite de la moquerie : « *J'avais une image. Une image figée qui se répétait tous les jours avec insistance. J'étais devenu une sorte de bouc émissaire* » témoigne un jeune universitaire interrogé par Laurence Ossipow (1997a). Elle rajoute sur ce point : « *Ce type d'expérience encourage les jeunes végétariens à la discrétion, et rares sont ceux qui parlent de leur régime autour d'eux, dans un milieu non acquis d'office à la cause.* »

On voit ici que l'*outsider* végétarien masque sa déviance pour paraître « conforme » vis-à-vis de la norme et met donc en place une stratégie de résignation voire de fuite devant l'omnivore.

Ainsi j'ai pu redéfinir et préciser ma question de départ grâce aux travaux de Goffman et Becker. Les mangeurs végétariens zoophiles, par leurs comportements déviants par rapport à la norme sociale alimentaire qu'est la consommation de viande en France, seraient stigmatisés. Ainsi je tenterais de répondre à la problématique :

Dans quelle mesure se manifeste la stigmatisation des végétariens zoophiles, dont le comportement est déviant par rapport à la norme sociale, dans leurs rapports sociaux avec les autres mangeurs français ?

Dans cette partie, nous distinguerons 3 formes de végétarismes dont la motivation est l'éthique animale : l'ovo-lacto-végétarisme (le végétarisme classique), le végétalisme et le veganisme qui consiste, au-delà du régime alimentaire, à rejeter tous produits issus de l'exploitation animale (aliments, vêtements, cosmétiques testés sur les animaux...), en s'attardant plus en détails sur cette notion de vegan qui n'a pas encore fait lieu d'explications mais qui, étant revenue plusieurs fois lors de mes entretiens exploratoires, est devenu un élément important dans mon mémoire. Pour me permettre de répondre à ma problématique tout en limitant mon travail dans un souci de pertinence, je poserai deux hypothèses bien que cette problématique en mériterait de nombreuses autres.

Chapitre 2 : Hypothèse n° 1 : les hommes végétariens sont plus stigmatisés que les femmes végétariennes.

« La difficulté du végétarisme chez ceux qui en ont l'expérience n'est pas d'ordre gustatif ou sanitaire mais bien social. Elle tient au fait qu'ils vivent dans un environnement carnivore. Les actes de consommation les plus ordinaires peuvent devenir compliqués, surtout lors des repas pris à l'extérieur ou lorsque les autres membres de la famille ne sont pas végétariens » (Dupont & Reuss, 2012).

On peut ici voir que le moment où le végétarien se retrouve face aux autres mangeurs omnivores « normaux » est particulier, car il devient réellement déviant par rapport aux autres, marginal. Il entre alors dans une gestion de son stigmat, son étiquette de végétarien, nécessaire.

Mon hypothèse pose la question d'une différence voire un degré de stigmatisation différent entre les deux sexes quand il s'agit de végétarisme. Voyons ensemble de manière succincte, car il me semble important d'en parler, la question de la construction sociale de la masculinité et de la féminité dans nos sociétés. Cela nous permettra de mieux comprendre le rapport genré du mangeur à la viande.

1. La construction du genre

La distinction entre femme et homme est universelle, toutefois la place de l'homme comme supérieur de la femme n'est pas présente dans toutes les sociétés, c'est un construit socioculturel complètement arbitraire. En France et en Europe en général, la femme s'est vu octroyer des stéréotypes négatifs. On l'a comparé au sauvage car elle est considérée comme proche de la nature tandis que l'homme, lui, est vu comme proche de la culture. Cette vision naturaliste, très présente surtout au courant du XIXème et XXème siècle, se fonde sur l'idée de sélection naturelle et naturalise la domination de l'homme sur la femme, dominée, qui est nécessaire pour ne pas que la femme devienne une amazone, brutale, virile et guerrière¹⁹. Un rôle social lui est donné au XXème siècle qui est caractérisé par les 3K : Kinder/Kirchen/Küche,

¹⁹ TIBERE, Laurence. Cours sur la sociologie de l'alimentation, enseigné en M1 « Sciences sociales appliquées à l'alimentation » à l'ISTHIA, Université Toulouse II Jean Jaurès, en novembre 2017.

littéralement Enfant/Eglise/Cuisine. Ce rôle social mais imposé par la nature dans les représentations, est d'enfanter pour le mari, l'église et la patrie et garder les valeurs de ces trois entités : son rôle et de maintenir et d'assurer l'ordre social. Elle est toutefois dénigrée car considérée comme étant naturellement destinée à être dominée par l'homme. C'est la figure de la femme au foyer. Le régime de Vichy instaurera « la fête des mères » durant laquelle les femmes doivent rester à la maison¹⁹.

Alors que la vision de la femme est naturalisée, la masculinité est plus construite socialement que la féminité, et surtout moins stable. En effet, le sexe a tout d'abord était associé à la femme, proche, comme nous l'avons dit, de la nature. La masculinité, elle, ne réside pas dans la physiologie mais bien dans le social : avoir un appareil reproducteur masculin ne suffit pas pour être un « homme ». Ce sont des rites d'initiation souvent brutaux qui font de l'homme (en termes de sexe), un « mâle ». Le premier est celui d'arracher le garçon à l'univers féminin de la maternité, les autres suivront : le service militaire avec la brutalisation des recrues, les bizutages... tout cela dans le but de créer une « dureté sans faille ». Il s'agit pour l'homme de construire sa masculinité, de se dépasser, de monter en performance. « *L'homme est homme dans des instants déterminés, la femme est femme pendant toute sa vie ou du moins toute sa jeunesse* » écrit Jean-Jacques Rousseau dans *Emile ou De l'éducation*, en 1762¹⁹.

Pour parler de la question de genre dans le végétarisme, on sait qu'aujourd'hui, en France, ce mouvement est plus représenté par les femmes. Toutefois, il s'agit de nuancer ces propos : aucune étude n'a prouvé qu'il y aurait plus de végétariennes que de végétariens en France (Dupont & Reus, 2012). De plus la notion de végétarien étant, comme cela est souvent répété dans ce texte, une autodéfinition, elle peut inclure dans une démarche d'enquête, que des individus non considérés par définition comme végétariens se considèrent comme faisant partie de ce « groupe ». On peut quand même confirmer la surreprésentation des femmes sur les réseaux sociaux comme dans les événements végétariens¹⁷. On peut tenter d'expliquer cette présence plutôt féminine par le fait que la France est une société patriarcale où le rôle social genré de la femme nourricière, innocente demeure autant que celui de

l'homme, père de famille qui subvient au besoin de sa famille, la protège. L'homme se devant d'être fort, viril, ne doit pas trop montrer sa sensibilité en opposition à la femme. Adams explique la surreprésentation féminine dans le végétarisme en émettant l'hypothèse, pour les courants féministes végétariens auxquels elle appartient, que la consommation de produit carné renvoie à la chasse et à l'élevage c'est-à-dire à la domination masculine, du pouvoir des hommes sur les femmes (Ossipow, 1997a). Dans cette vision, le végétarisme est un refus de la société patriarcale voire une forme de « solidarité entre opprimés », une alliance femmes-animaux, une alliance de « dominés » dont Carol J. Adams, en tant que sociologue américaine vegan & féministe est l'une des figures activistes les plus connues.

L'image de l'homme qui commande un steak au restaurant et de la femme qui se contente d'une salade semble persister dans les représentations.

En effet, comme on a pu le voir dans la partie 1, le paradigme énergétique associé à l'alimentation a laissé place à un paradigme nutritionnel couplé à une esthétique de minceur surtout présente chez la femme où son pouvoir a fait se développer une palette impressionnante, encore en évolution, de régimes alimentaires. Cette esthétique a diabolisé les plats gras, augmenté la lipophobie (Fischler, 2001). Mais chez l'homme, c'est moins le cas. Il semblerait que la symbolique de la consommation de viande comme permettant d'incorporer de la force soit toujours présente dans les représentations sociales. L'idée de l'équivalence entre protéines animales et végétales semble encore difficile face à la symbolique de la viande. Ainsi, tout ceci pourrait expliquer que l'homme végétarien, plus déviant par rapport au rôle social qu'on lui attribut, qui peut être directement lié à son alimentation (implicitement à sa consommation de viande) lui rend la gestion de son stigmatisme encore plus difficile que pour la femme et expliquerait sa discrétion. Car avec la symbolique forte de la viande associée à la force, à la virilité et la figure de l'homme dominant, on peut imaginer qu'un homme végétarien, qui ne mange pas de viande et donc n'incorpore pas de force ne renverra pas la même « étiquette » que la femme dont la figure de l'innocence colle toujours à la peau, dans l'esprit de l'omnivore français. Ce serait donc plus une sous représentation de l'homme à

laquelle on assisterait dans les événements végétariens, qu'une surreprésentation de la femme.

Pourquoi plus compliqué pour les hommes que pour les femmes ? Et bien, malgré le fait qu'elle s'éloigne du modèle alimentaire français et de la norme par son choix de rejet des produits carnés, la femme végétarienne adopte un régime qui, dans les représentations sociales, se rapprocherait de l'esthétique de minceur qui lui est associé. Même si ce n'est pas forcément le but recherché, la femme végétarienne serait plus en cohérence avec la norme et donc moins stigmatisée.

2. L'influence de la classe sociale

Un autre facteur qui semble intéressant est celui que représente l'échelon social. En effet, comme nous l'avons vu en première partie, la vision énergétique de l'alimentation est particulièrement présente dans les milieux plus défavorisés. Il y a une vision énergétique de la viande perçue par les familles issues d'un milieu ouvrier, ce n'est donc pas un milieu très favorable à une alimentation végétarienne. Ainsi, un jeune homme végétarien issu d'une strate sociale supérieure ayant choisi une formation fréquentée par des élèves issus du milieu ouvrier témoigne de sa relation sociale avec les autres élèves. *« Les copains, ils se foutent de moi, ils me disent : « Tu broutes, tu manges de l'herbe » ; ils n'en reviennent pas que je sois vivant ; ils ne me croient pas. Mais comme je suis grand, fort en gym et jamais malade... »* (Ossipow, 1997a). On pourrait donc émettre l'hypothèse qu'il sera encore plus compliqué pour un homme de se présenter comme végétarien aux autres individus issus d'un milieu ouvrier. Ceux-ci ayant une forte représentation symbolique de la viande et une vision de l'alimentation, comme on le voit dans cette citation avec l'idée de maladie, très énergétique et moins nutritionnelle.

Voyons maintenant, dans une vision plus large cette fois, les relations de stigmatisation entre végétariens, vegans et omnivores.

Chapitre 3 : Hypothèse n°2 : Le végétarien zoophile est stigmatisé, d'une part, par les omnivores français « traditionnels » et de l'autre, par les vegans.

Les végétariens, une fois leur choix alimentaire adopté, « gardent » des amis non végétariens mais leurs relations se compliquent. En effet, les amis, hôtes, doivent leur préparer un menu spécial, faire attention à ce qu'ils font pour accommoder le repas à cette personne déviante. Il y a donc une crainte de déranger qui se fait ressentir, additionnée au fait que le végétarien devient souvent le sujet de raillerie lorsqu'il est en minorité dans son groupe d'amis (Dupont & Reuss, 2012).

Comme Howard Becker le suggère dans sa notion de déviance, un acte est déviant par rapport à une norme sociale. Or, quand un groupe social qui refuse la norme de la société, il y a justement création de nouvelles normes par ce que Becker nomme des « entrepreneurs de morale » (1985), qui établissent des règles fondées sur ces nouvelles valeurs. Dans notre cas, c'est l'amour des animaux, la justice sociale pour les animaux... et quelques fois l'égalité entre espèces c'est-à-dire l'antispécisme²⁰ pour certains vegans.

Intéressons nous d'abord à l'hypothèse de la stigmatisation des végétariens zoophiles par les omnivores français, mangeurs de viande.

1. La stigmatisation des végétariens zoophiles déviants par les mangeurs français omnivores dits « traditionnels »

1.1. Le mépris du discours végétarien

Pour illustrer le mépris du discours végétarien par les omnivores français, nous prendrons comme fil conducteur de cette partie, une affaire s'étant tenue à l'Assemblée Nationale.

²⁰ L'antispécisme s'oppose au spécisme c'est-à-dire à la discrimination arbitraire des espèces entre elles qui sont hiérarchisées (certains animaux se font habiller par leur maître, d'autre sont considérés comme « nuisibles », certains sont considérés comme des produits alimentaires, textiles...) dans une vision anthropocentrée c'est-à-dire que l'humain en tant qu'espèce est considéré au sommet de la hiérarchie spéciste.

Yves Cochet, député de la 11^{ème} circonscription de Paris, en proposant d'établir une journée végétarienne par semaine dans les cantines collectives lors de la seconde séance de l'Assemblée nationale du 1^{er} juillet 2010 se voit taxé de sectaire par d'autres députés, alors même que lors du débat « Politique et animaux » ayant eu lieu à Toulouse, cette proposition est jugée très intéressante. En effet, celle-ci permettrait à tous les élèves, qu'importe leurs religions, de manger ensemble et ainsi de rétablir une certaine commensalité, convivialité, recréer du lien social.

Pour appuyer sa proposition, Cochet mentionne les problèmes sanitaires liés à l'élevage en l'occurrence celui des antibiotiques et dénonce ce qu'il appelle le « *mythe de la viande rouge* » selon lequel il serait nécessaire de manger du poisson ou de la viande à chaque repas, ou encore les problèmes de santé qui surviennent suite à la consommation excessive de viande.

A cette proposition, certains députés crient à la diabolisation de la viande, d'autres jugent ces dires très graves car les enfants issus de parents aux revenus modestes se verraient privés d'un aliment « *que leurs parents ne peuvent pas toujours leur offrir* ». Ceci dit, cette réponse de Michel Raison prouve bien la persistance du mythe décrit par Cochet dans les représentations sociales et la symbolique de la viande en France.

Jean Gaubert, député socialiste juge la proposition « *sectaire* » et l'accuse de vouloir « *réinvent[er] le vendredi - en plus rigoureux* » en faisant allusion à la tradition chrétienne du vendredi saint. On voit là, un champ lexical de la religion, secte associé au végétarisme. Il y aurait une forme de stigmatisation ici, l'étiquette « sectaire » seraient attribuée au groupe « végétariens » sans distinction aucune. Ceci permet donc en rappelant la valeur laïque de la République française, sans la dire, de balayer cette question du végétarisme minoritaire en France, assez aisément.

Avant ce discours, Bruno Le Maire invitait le député écologiste Yves Cochet à « fêter » l'inévitable rejet des amendements favorables au végétarisme avec lui « autour d'un bon repas » : « *Nous commencerons par une entrecôte de blonde d'Aquitaine, avant de déguster une sole de Fécamp et, si vous êtes sage, une*

poêlée de Saint-Jacques de Dieppe ». ²¹ On retrouve ici, les moqueries que peuvent susciter les végétariens, ici emprunts de dédain.

Pour les mangeurs de viande, il serait important que tous les autres membres du groupe continuent de manger de la viande afin de ne pas avoir à éprouver de culpabilité. Le végétarisme rompt « *l'unanimité de la violence [qui] éloigne en quelque sorte la responsabilité individuelle* » explique Larue (2015). Face à cet individu qui rompt avec l' « accord inconscient » de cette violence normale, l'omnivore se rendrait compte de la possibilité d'alternatives à la consommation carnée et ainsi verrait son choix « habituel » devenir politique. En effet, « *il peut désormais choisir de tuer ou d'épargner les animaux, de détruire ou de préserver la nature.* » (Larue, 2015). La relation hostile des omnivores envers les végétariens est proposée par Carol J. Adams (2008) comme permettant de les dénigrer et ainsi de prévenir « la menace » qu'ils constituent face à l'accord unanime et inconscient des mangeurs de viande qui en se rompant prendrait la forme d'une décision individuelle. « *Véhiculer des stéréotypes dévalorisants ou [...] multiplier des plaisanteries sur l'abstinence de produits d'origine animale permettrait aux omnivores de conserver une bonne estime d'eux-mêmes* » (Larue, 2015).

1.2. L'image du vegan « extrémiste »

Pourquoi est-t-il important de parler de veganisme ?

Deux points me permettent de justifier cela. Premièrement, quand on parle d'un mouvement anti, les premières images qui viennent à l'esprit sont souvent des images de ce qu'on pourrait qualifier d' « extrémistes » sans connotations forcément négatives. Cela s'explique par le fait que ce sont les individus activistes qui sont le plus médiatisés. Les vegans correspondent à ce qui pourrait être « l'extrémisme » en matière de zoophilie (platonique), ainsi leur image semble pour certaines personnes correspondre à l'image qu'ils ont des végétariens en général et *a priori*, qui sont eux même des catégories difficiles à

²¹ voir le compte rendu de la première séance du 1^{er} juillet 2010 [en ligne]. Disponible sur : <http://www.assemblee-nationale.fr/12/cr/2009-2010-extra/20101001.asp>.

dessiner. Cela implique également que les vegans subiraient tout autant, si ce n'est plus, la stigmatisation des omnivores.

« *Quand le sujet est abordé et que tu dis que t'es vegan, direct il y a tout de suite un mur... enfin pas un mur mais [...] c'est comme si tu disais je fais parti d'une secte.* » Monsieur P., étudiant, végétalien, interrogé le 11 janvier 2017 à Toulouse.

« *Ca éloigne les gens un peu quoi* » rajoute Monsieur C, professeur d'anglais, végétalien, interrogé le 11 janvier 2017 à Toulouse.

Deuxièmement, dans cette idée d'extrémisme, les rapports entre végétariens zoophiles et vegans seront, eux aussi, particuliers car ce sont des pratiques et des normes différentes pourtant originaires de valeurs très proches voire communes. Larue lui-même dans son livre, *Le végétarisme et ses ennemis*, lorsqu'il nous parle de la relation entre omnivore et végétariens, finit, dans son approche, par ne plus faire de distinction entre vegans et végétariens.

Renan Larue (2015) nous dit : « *Cette accusation [de moralisme austère] portée à l'encontre des végétariens et des vegans tend à devenir plus rare dans les pays anglo-saxons.* »

« *Mais ça je crois que c'est qu'en France qu'on fait cette distinction, en anglais on ferait pas cette distinction. En France c'est pas que c'est mal vu d'être vegan mais c'est que ça implique beaucoup de choses d'être vegan alors que si t'es aux Etats-Unis ou en Angleterre tu dirais « l'm vegan », en fait y a un huitième des anglais qui sont végétariens : ça va choquer personne. Alors qu'en France, si tu dis que t'es vegan [les gens se disent] ça y le mec il est taré quoi, il va me jeter de la peinture dessus. Du coup moi je fais la distinction végétalien plutôt que vegan.* » nous dit Monsieur P.

Et rajoutera : « *J'y crois entièrement à ce qu'ils disent, j'y crois. Tout ce qu'ils disent, ils ont raison.* » en parlant des vegans malgré le fait qu'il ne s'y identifie pas. Ceci pourrait être associé à la gestion de son stigmat, qui serait plus fort en tant que vegan que végétalien (nous y reviendrons dans le deuxième chapitre). Ceci nous donne un indice sur les conséquences de sa déviance. En effet, Howard Becker (1985) propose un tableau simple à double entrée permettant de comprendre les dire de Monsieur P.

Celui-ci en ne voulant pas afficher sa déviance pour en quelque sorte « fuir son étiquette », adopte un comportement de « secrètement déviant ». Monsieur P. me disait présenter sa « caractéristique » végétalienne voire vegan aux omnivores qu'il rencontre et avec qui il devient plus proche, seulement quand le moment du partage du repas arrivait, autrement dit jusqu'au moment « fatidique » où il est obligé de la mentionner. Il m'a dit retarder cette échéance, car il ne veut pas utiliser ces termes à cause de l'image activiste et extrémiste du mouvement qu'elle renvoie et qui n'apparaît pas être la solution permettant la défense de la cause animale selon lui, et ceci malgré le fait qu'il partage les valeurs et les idées de ce groupe.

Figure 2 : Tableau de la typologie de Becker sur la déviance et sa perception²²

	Perçu comme déviant	Non perçu comme déviant
Obéissance à la norme	Accusé à tort	Conformiste
Transgression de la norme	Pleinement déviant	Secrètement déviant

Larue nous dit qu'en France, le végétarisme, comme le veganisme, sont perçus comme des « bizarreries éveillant suspicion et ricanements. »

« J'ai bossé dans un restaurant de burger donc euh... j'étais dans un milieu où genre tu dis t'es vegan c'est genre, enfin... t'es direct fiché quoi. Tu vois les potes du bar, que j'adore hein, j'ai bossé 9 ou 10 mois avec eux, je les adore c'est vraiment un bon esprit d'équipe qu'on a. Mais, à chaque fois que je les vois ils se foutent de ma gueule parce que je suis vegan quoi. Tu vois, ils me font « putain de vegan, mange des « prots » animales » tu vois c'est dans cette optique là. Alors que, si je m'étais présenté autrement y aurait pas forcément ce truc là, y aurait pas le « putain de vegan ». Ca tu l'entends souvent, c'est en blague hein, mais genre tu l'entends souvent et tu sais que c'est présent... pas quand tu te

²² SERRA MAILLOL, Christophe. Cours sur les fondements de la sociologie, enseigné en Licence 3 « Sociologie et Anthropologie de l'alimentation » à l'ISTHIA, Université Toulouse II Jean Jaurès, en février et novembre 2015.

présentes mais quand les gens te connaissent, commence à te connaître y a ça, y a le... cet aspect vegan » raconte Monsieur P.

Selon Larue, « *plus les omnivores se sentent jugés négativement par les végétariens, plus ils se montrent hostiles à leur endroit* ». Les adjectifs utilisés pour qualifier ces individus sont « fous », « bizarres », « rigides », « extrémistes », terme qui apparaît plusieurs fois lorsque la notion de vegan émerge dans les discours des végétariens et végétaliens interrogés durant mes entretiens exploratoires, et « moralisateurs » selon une enquête menée par Julia A. Minson et Benoît Monin (2012).

On sent que même que l'image moralisatrice du végétarien ou vegan paraît être intégrée par l'omnivore français lorsqu'il rencontre avec un végétarien.

« Ils savent pas comment ils vont interagir, ils savent pas. A chaque fois ils se sentent obligés de se justifier : « moi j'en mange pas beaucoup de la viande », des trucs comme ça. Moi je m'en fous, tu manges ce que tu veux, moi c'est mon truc je ne suis pas là pour juger les autres sur leurs régimes, moi je fais juste mon truc. » Monsieur C.

1.3. La végéphobie

La notion de végéphobie a fait son apparition sur internet où le site *vegephobia*²³ répertorie un ensemble de témoignages de végétariens, végétaliens victimes de végéphobie, qui se sont vu refuser l'accès à la crèche de leur enfant, discriminés à l'embauche, qui raconte leur adoption du végétarisme comme un terrible « *coming-out* »... Ce site se donne pour but de prouver que cette forme de discrimination existe bien. Pour finir, la stigmatisation envers les végétariens se retrouve, en plus de l'Assemblée nationale, dans les médias, avec par exemple la publicité de la marque Aoste²⁴ qui donne une image de hippies utopistes frustrés par le fait de ne manger que de la salade et du céleri aux végétariens.

Voyons maintenant pourquoi les vegans stigmatiseraient les végétariens zoophiles. Mais tout d'abord, je vous présenterai en détails ce qu'est le veganisme.

²³ [en ligne] Disponible sur : <http://fr.vegephobia.info/>

²⁴ Publicité de la marque de charcuterie Aoste, diffusée en 2015 [en ligne] disponible sur : <http://www.tvpub.fr/publicite-aoste-2015-famille-vegetarienne/>, consultée le 20 février 2017.

2. La stigmatisation des végétariens zoophiles par les vegans

2.1. Présentation du mouvement vegan

Le mouvement vegan naît de Donald Watson et Elsie Shrigley qui décident de quitter l'association végétarienne dans laquelle ils sont membres pour former la Vegan Society (Larue, 2015, p.220). Cette naissance va être due à une particularité du 20^{ème} siècle : l'industrialisation de l'élevage. Celle-ci va réduire l'animal à l'état de « machine à produire de la nourriture ». C'est ces éléments qui vont susciter le débat au sein des associations végétariennes quant à la légitimité de consommer des œufs ou du lait par exemple.

Vegan vient de la contraction de *vegetarian*. Le mouvement vegan se veut être « *l'origine et la fin* » du mouvement végétarien, il part de la motivation fondée sur l'éthique animale commune au végétarisme pour arriver à une finalité qui se veut plus cohérente, celle de la fin de l'exploitation animale (Larue, 2015). C'est ici qu'on retrouve la figure de « l'entrepreneur de morale » décrite par Becker : le mouvement vegan redéfinit les règles fondées, comme le végétarisme zoophile, sur la cause animale. Ceci implique l'émergence implicite d'une nouvelle déviance, nous y reviendrons juste après.

Dans le mouvement vegan, c'est surtout l'utilitarisme animal qui est mis en cause. Selon Peter Singer qui offre, dans son livre, *La libération animale*, une approche philosophico-persuasive de la condition animale. Selon lui « *la moralité d'un acte est calculée en fonction de ses conséquences.* » Ainsi il pose la question : « *La somme des plaisirs éprouvés par les êtres humains qui mangent de la viande est-elle supérieure ou inférieure à la somme des souffrances éprouvées par les animaux qui ont été tués pour la produire ?* » (Larue, 2015). La réponse est claire pour lui : la consommation de viande est immorale car elle génère plus de souffrances que de bien être. Il appelle ainsi ses lecteurs à agir par le *boycott* :

« Tant que nous ne boycottons pas la viande, ainsi que tous les produits de l'élevage industriel, chacun de nous, individuellement, contribue à la perpétuation, à la prospérité et à la croissance de l'élevage industriel et de toutes les autres pratiques cruelles qui sont utilisées pour élever les animaux destinés à notre nourriture. » (Larue, 2015, p.227).

Tom Regan, philosophe américain vegan, distingue deux types d'individus : les agents moraux et les patients moraux. Les agents moraux c'est-à-dire les humains adultes, sont responsables de leurs actes car ils possèdent des capacités sophistiquées, principalement celle d' *« apporter des principes moraux impartiaux pour appuyer la détermination de ce qui, tout bien considéré, devrait être fait moralement »* (Larue, 2015, p.231). Les patients moraux sont par exemples les nouveau nés, les personnes séniles qui *« ne possèdent pas les pré-requis qui leur permettraient de contrôler leurs propres comportements »* et *« ne peuvent faire ni ce qui est bien, ni ce qui est mal »*. Ces deux types d'individus mériteraient le même respect. La question qui se pose est : les animaux sont-ils des patients moraux ? Pour Regan, qui travaille sur la question des droits des animaux, la réponse est positive (Larue, 2015, p. 232). Regan s'intéressant à la vie psychique des animaux, il démontre que ceux-ci ont des croyances, de la mémoire, des préférences, des intentions, un sens de l'avenir et les détermine ainsi comme étant les *« sujets d'une vie »* comme les humains (1992).

Le veganisme est donc plus qu'un régime végétalien qui exclut tous les produits d'origine animale, mais un mode de vie intégral qui exclut tous les produits issus de l'exploitation des animaux (cosmétiques testés sur les animaux, cuir, laine...).

En France, le mouvement vegan possède bien moins de crédit qu'aux Etats-Unis par exemple, et ressort plus comme un sujet de rigolade. Les médias américains, comme par exemple le *New York Times* accordent une réelle crédibilité au mouvement en offrant une place importante à ce sujet et aux arguments des militants dans leurs papiers.

Certains vegans se disent horrifiés par les souffrances légales des animaux qui sont recommandés par les pouvoirs publics, *« encouragés par la publicité »*. Ils disent ne pas comprendre les autres humains qui ne semblent pas baigner dans cette terreur mais plutôt dans de l'insouciance (Coetze, 2004). On voit ici un

problème majeur qui s'avance, celui de la relation que doit entretenir cette personne avec les autres humains qui sont responsables du « *plus gros génocide qu'a connu cette planète* » d'après les paroles de Carole Mare, vegan militante auprès de l'association L214, lors du débat public intitulé « Politique et animaux » qui s'est déroulé à Toulouse le 22 février 2017 présenté par celle-ci.

Renan Larue (2015) nous explique que les « carnistes », ou plutôt les omnivores mangeurs de viande voit l'abstinence vis-à-vis de la viande comme « *un moralisme austère, dogmatique et même inquisitorial* » ce qui correspondrait bien à la stigmatisation des végétariens, vegans inclus. Mais comme nous l'avons précédemment, le vegan s'apparente à un nouvel « entrepreneur moral ». En changeant les règles et bannissant concrètement tout produit issu de l'exploitation animale, le mouvement vegan fait des végétariens des déviants selon leurs propres normes issues de mêmes valeurs.

2.2. La figure du vegan : nouvel entrepreneur de morale

Cette vision du veganisme comme d'un groupe « sectaire », nous la retrouvons dans un des entretiens exploratoires réalisé auprès d'une mangeuse végétarienne proche du végétalisme mais qui s'accorde des œufs ainsi que du miel et deux hommes végétaliens partageant pourtant les valeurs et les pratiques alimentaires et quotidiennes dans l'habillement (pas de cuirs, de laine...) du mouvement vegan.

Pourquoi partage-t-il cette image austère des vegans avec les mangeurs de viandes français ? La réponse serait que les végétariens sont stigmatisés et moralisés par les vegans, c'est du moins ce qui ressort de l'ensemble de mes entretiens exploratoires.

« *Malheureusement je mange des œufs donc je peux pas faire parti de leur groupe (d'un ton ironique)* » nous dit Madame F., vendeuse, végétarienne, interrogée le 28 décembre 2016 à Strasbourg.

L'activisme, la moralisation des vegans se fait également ressentir sur les végétariens zoophiles. On peut imaginer que, et les entretiens exploratoires semblent aller dans la direction suivante, les végétariens zoophiles, qui, eux,

contrairement aux omnivores « traditionnels », ne sont pas dans une situation d'insouciance vis-à-vis de la cause animale, ne seraient pas en accord avec leurs valeurs et participeraient ainsi à la souffrance animale. Selon Becker (1985), l'entrepreneur de morale veille à ce que le cheminement de la valeur vers la norme soit fait. Ainsi, il cherche à imposer sa propre morale aux autres en étant également guidé par des intentions humanitaires, ici même « animalitaire », puisqu'il considère qu'« il est bon pour les autres de « bien » se conduire ». Ici, « les autres » engloberait l'ensemble des espèces animales.

Sur un forum dont le sujet s'intitule « Vegan or not Vegan ? », une publication d'un individu vegan à peine entré dans le débat dit, en parlant d'un auteur français qui aurait été végétarien alors qu'il défendait la cause animale²⁵ :

« Bien que lui prétendait défendre la cause animal, il était pendant longtemps végémol (il me semble qu'il est passé vegan il y a peu mais je n'en suis plus très sûre). Donc pour lui, il ne fallait pas tuer les animaux destinés directement à la viande mais par contre manger des œufs ou boire du lait c'est pas très grave du moment que les animaux étaient bien traités....alors que les vache à lait souffre tout autant et que les œufs ne sont la propriété que des poules. (puisque du coup manger les œufs des poules revient à les considérer comme des distributrices) »

Tandis que, de l'autre côté, Madame F., végétarienne, nous dit :

« Ce qui m'énerve, et j'en avais parlé avec des gens de l'association végétarienne de France et ils sont d'accord, [...] la majorité des vegans sont dans la comparaison et ils te font vraiment un peu te sentir comme une merde parce que t'as le malheur de manger un morceau de poisson alors que, faut arrêter, c'est des extrémistes bien souvent. »

Cette dame nous disait qu'il lui était arrivé de devoir manger un morceau de chapon pour ne pas blesser sa grand-mère lors d'un repas. On voit donc ici l'importance de la commensalité et le problème que le végétarisme suscite dans le lien social avec les autres mangeurs, qui, plus est, une personne proche ou ayant préparé le repas.

C'est l'hétérogénéité des végétariens qui s'opposerait à l'homogénéité des vegans. Le végétalien zoophile, même proche du mouvement vegan dans ses

²⁵ Citation extraite d'un débat titré « Vegan or not vegan ? » ayant eu lieu sur le forum nautiljon et posté en août 2016. [en ligne]. Disponible sur : <http://www.nautiljon.com/forum/divers/g%C3%A9n%C3%A9ral/vegan+or+not+vegan-56251,0.html>

valeurs et surtout dans ses pratiques quotidiennes ne désire pas s'enfermer dans ce groupe qu'il considère comme renvoyant cette image austère, extrémiste, moralisatrice et peut être trop activiste. Le végétarien, lui, se verrait culpabilisé car, alors qu'il n'est justement pas insouciant de la souffrance animale engendrée par la consommation carnée, il consomme des produits issus de l'exploitation des animaux ce que le vegan considère comme un acte grave et incohérent.

C'est ainsi qu'on voit dans cette citation issu d'un forum, ce terme de « *végémol* ». Il serait issu de la différence de cohérence du régime végétarien motivé par la cause animale par rapport au végétalien n'utilisant aucun produit issu de l'exploitation animale. Ainsi le végétarien, renvoyant à l'étiquette de « mollesse » illustrée dans le rapport entre ses valeurs et ses pratiques serait appelé « *végémol* » par les vegans, se considérant, eux, comme cohérents avec les valeurs qu'ils défendent.

Conclusion

L'homme végétarien ne correspondrait pas à l'image masculine de force qu'il devrait socialement construire en incorporant la force associée à la viande, il se verrait donc stigmatisé de manière plus intense que la femme. D'autre part, en se souciant de l'éthique animale, il serait trop sensible pour la norme et risquerait de perdre sa masculinité aux yeux des omnivores français « traditionnels », amplifiant sa stigmatisation. Enfin, cette stigmatisation de l'homme végétarien se ferait plus sentir dans les strates sociales plus basses de la société comme le milieu ouvrier qui conserverait un paradigme alimentaire énergétique et donc projetterait de manière encore plus intense la symbolique de force sur la viande.

La stigmatisation des végétariens comme des vegans serait du à l'aspect moralisateur du discours des végétariens, mais surtout des vegans plus actifs et « extrémistes » qui semblent représenter, malgré eux, les végétariens zoophiles, un groupe très hétérogène, qui partageraient cette vision du vegan « austère et moralisateur » avec l'omnivore français « traditionnel ». Ceci pourrait, peut être, s'expliquer par le fait que le vegan stigmatise le végétarien zoophile,

nouveau déviant, en le jugeant sur la cohérence moindre de ses actes par rapport à ses valeurs qui sont sensiblement proches de celle du vegan. Les vegans seraient donc des entrepreneurs de moral, stigmatisant les végétariens zoophiles car ils seraient déviants dans leurs pratiques par rapport à leurs valeurs et surtout les normes des vegans (Becker, 2005). De plus, le vegan renvoie directement à cette image « extrémiste » même pour les mangeurs qui partagent leurs valeurs.

Afin, de vérifier ces hypothèses, nous présenterons tout d'abord les différentes méthodes sociologiques de collecte de données : quantitative et qualitative. Puis, dans un second temps, nous verrons quelques outils de collecte pour pouvoir sélectionner ceux qui conviendraient le mieux à notre étude, en définissant, pour cela, les différentes populations cibles à interroger et en construisant la démarche probatoire à suivre.

Partie 3 :

Méthodologie probatoire

Pour pouvoir répondre à nos deux hypothèses, il est important de choisir judicieusement les outils de collecte qui nous permettront de recueillir au mieux l'information que l'on cherche à obtenir. Ce choix de l'outil est d'autant plus important qu'il possède des limites et s'adapte mieux à certaines études qu'à d'autres. De plus, le sociologue occupant une place particulière dans la société, il a certains goûts, appartient à un échelon social... Il s'agit alors, comme le sociologue ne pourra jamais atteindre l'objectivité pure, de bien affûter ses outils pour éviter un maximum de biais lors de la collecte d'information. Durkheim (1895), nous dit que le sociologue doit observer les phénomènes sociaux comme des choses et donc s'efforcer de veiller à garder une certaine distance avec son sujet d'étude ou du moins de considérer les impacts qu'il pourrait avoir sur son étude via notamment la formulation de ses questions, son comportement ou encore l'interprétation des informations qu'il a collecté afin ne pas orienter celle-ci. Dans un premier temps, nous verrons succinctement les méthodes sociologiques, quantitative et qualitative, puis quelques outils propres à ces deux méthodes pour enfin choisir celui qui s'adapterait le mieux à notre problématique en définissant les populations cibles à interroger afin de pouvoir affirmer ou infirmer nos hypothèses. Enfin je présenterai l'outil créé pour permettre d'aborder le terrain et la démarche que je compte mettre en place.

Chapitre 1 : Méthodologie de recherche

1. L'approche quantitative

La méthode quantitative est une méthode d'enquête sociologique qui s'attarde à comprendre d'éventuelles corrélations entre des variables dans une population. Cette approche tente de se rapprocher au mieux de l'objectivité recherchée dans une étude sociologique. Il s'agit d'établir des relations de causalités entre des variables définies afin d'illustrer ou d'infirmer des théories. L'approche quantitative s'appuyant sur différentes sortes de variables, elle repose sur des nomenclatures et un classement des individus selon des critères comme par exemple le sexe, l'âge et la catégorie socioprofessionnelle. Grâce à cette méthode, l'enquêteur pourra mettre en évidence le poids de déterminismes sociaux, décrire les populations cibles en assurant une certaine représentativité qui nécessite une approche statistique.

Parmi les outils utilisés dans l'approche quantitative, nous nous intéresserons ici, au questionnaire.

Le questionnaire appelé aussi sondage consiste à faire passer un questionnaire qu'on administrera directement à la personne que l'on souhaite interroger ou en auto-administration. Le questionnaire permet de recueillir des informations précises sur une population étendue dite « mère » en procédant à un échantillonnage permettant de définir le volume de la population fille et ainsi d'assurer la représentativité statistique propre à la méthodologie quantitative. Cet outil possède toutefois des limites. En effet, on accorde peu d'importance au point de vue de l'enquêté et on enferme celui dans des réponses suscitées et non pas spontanées sur des sujets auxquels la personne n'aurait peut être jamais réfléchi. Enfin les réponses au questionnaire peuvent être sujettes à la subjectivité de l'enquêteur lors de l'interprétation.

Notre étude étant axée sur la notion de stigmatisation, le questionnaire semble peu intéressant pour nous, en effet il s'agit pour ne pas biaiser les réponses à nos questions de ne pas les fermer pour que, s'il y a stigmatisation, que celle-ci se montre d'elle-même sans que nous la suggérions.

Passons maintenant à la présentation de la méthode qualitative en y décrivant ensuite deux outils de collectes qui la servent pour faire notre choix.

2. L'approche qualitative

L'approche qualitative se définit par l'avantage qu'elle possède de comprendre un fait social dans sa globalité en prenant en compte non pas des valeurs numériques, ce qui implique par conséquent que c'est une approche moins représentative en terme de statistique, mais le discours beaucoup plus libre de la ou les personnes interrogées. L'enquêteur tentera alors de prendre du recul, comprendre la vision des gens interrogés en laissant ses préacquis et prénotions de côté. Cette approche permet, par exemple, de comprendre les normes ou comment elles se pratiquent, les représentations des personnes interrogées et permet également d'examiner leurs attitudes. Parmi les outils qui la servent, nous verrons l'observation ainsi que l'entretien et le focus group.

2.1. L'observation

Participante ou directe, l'observation a pour cible les comportements des individus. L'observation directe fait de l'enquêteur un acteur « passif » dans l'interaction tandis que la participante, comme son nom l'indique, fait de l'enquêteur un acteur intégré dans la situation qu'il observe. L'observation peut se faire à couvert ou à découvert car la simple présence de l'enquêteur sur le lieu d'une interaction peut la bouleverser et ainsi biaiser l'étude en observant des comportements non représentatifs de la réalité sociale.

2.2. L'entretien

L'entretien sociologique est un outil permettant de comprendre la personne interrogée, ses ressentis, ses représentations, ses systèmes de valeurs ainsi que le sens qu'elle donne à ses actions, pratiques et aux événements qu'elle confronte comme, par exemple, la manière dont elle se représente une situation conflictuelle. Il s'agit pour l'enquêteur de capter ces éléments, c'est-à-dire ces représentations, symboles projetés sur un objet social qui ne sont pas forcément conscients pour la personne enquêtée. Un point important est de ne pas négliger le contexte social dans lequel se tient l'entretien.

L'objectif de l'entretien est de capter les visions de différentes personnes concernées par un sujet précis et de les articuler afin de modéliser l'univers social caractéristique de ce sujet.

Le degré de liberté qu'on laissera à la personne interrogée dans son discours, va faire se décliner cet outil en trois types d'entretiens :

♦ L'entretien directif : il est rassurant car il prend la personne interrogée « par la main » et la conduit sur des questions déjà bien réfléchies et posées qui risque d'enfermer, comme le questionnaire, la personne enquêtée dans des réponses déjà formulées sans pouvoir parler librement. Ce type d'entretien est celui qui s'éloigne le plus de l'idée même de l'entretien et possède les limites du questionnaire sans en avoir l'avantage, la représentativité.

♦ L'entretien semi-directif : il est dirigé sur des points ou plutôt des thèmes introduits par des questions ouvertes sur ceux-ci auquel l'enquêté doit répondre. L'ordre des questions peut être bousculé car celles-ci servent simplement de lignes directrices à l'entretien pour qu'il reste dans le sujet, sans chercher à enfermer la personne interrogée.

♦ L'entretien non directif : la personne interrogée est suscitée sur un thème ou un sujet vaste sans cadre défini. Le but est de laisser la personne parler de ses expériences, ses trajectoires pour comprendre comment elle en est arrivée à sa position actuelle. Cet entretien est plus difficile car il s'agit d'être attentif afin de pouvoir rebondir au discours, c'est l'entretien le plus proche d'une conversation dite « naturelle ».

2.3. Le focus group

Cet outil permet l'interaction entre différentes personnes et leurs opinions relatives sur un sujet. Il suscite la discussion ouverte entre tous les participants. Une grille d'entretien permet de structurer la discussion. L'analyse de la discussion permet de repérer des verbatims, les points de divergence et de convergence entre les participants.

Le focus group permet de repérer les perceptions des populations invitées à s'exprimer sans *a priori* ou hypothèses à vérifier car il s'agit d'une démarche inductive. Elle permet de comprendre les comportements des individus, leurs origines et de développer des idées de correction de problèmes soulevés durant la discussion en élaborant, par exemple, des projets issus des attentes des différents partis interrogés.

2.4. Choix des outils

Rappelons notre objectif : il s'agit de rendre compte de la présence ou non d'une stigmatisation se faisant par les omnivores français « traditionnels » sur les végétariens dit « zoophiles » dont la motivation est la cause animale, et de la stigmatisation se faisant par les vegans sur ceux-ci. De plus, il s'agit de voir si la stigmatisation par les omnivores français des végétariens zoophiles est davantage ressentie par l'homme végétarien que par la femme.

L'observation directe, qualitative donc, elle, pose une limite considérable : la stigmatisation ne se voit pas forcément dans les gestes ou dans les actions mais se fait plus par la parole. J'ai tout d'abord pensé à l'observation directe d'un débat organisé autour de sujets tels que les droits des animaux, leurs places dans notre société ou encore la souffrance animale. Or, ayant déjà participé à nombre d'entre elles, j'y ai observé l'absence quasi systématique d'omnivores (en tous cas, si ceux-ci étaient présents ils ne se manifestaient pas) et de plus, un autre biais important serait celui de la réflexivité de l'omnivore. L'idée étant d'étudier la stigmatisation possible des omnivores « traditionnels » c'est-à-dire qui suivent le modèle alimentaire français, envers les végétariens zoophiles, cette population ne correspond pas à la population particulière qui est celle des omnivores, mangeurs de viande « réflexifs » qui, eux, justifieraient leur alimentation par une argumentation issue d'une réflexion poussée sur ce genre de questions évoquées lors de débats.

L'observation participante, elle, implique que l'enquêteur fasse partie du fait social qu'il étudie en y plongeant et ne serait donc pas adapté à mon sujet d'étude.

La méthode quantitative est également à écarter car elle présente des questions trop fermées donc trop dirigées et ne permet pas la liberté de parole or il s'agit de ne pas créer la stigmatisation en la suggérant.

Le focus group paraît à première vue intéressant dans notre sujet dans l'idée de regrouper les trois profils de population que nous souhaitons interroger c'est-à-dire des végétariens zoophiles, des vegans et des omnivores français dits « traditionnels ». Le thème ne serait bien évidemment pas la stigmatisation des végétariens. Il s'agirait de créer un sujet dit « leurre » pour observer les réactions des différents partis et d'en déduire l'affirmation ou l'infirmité de la deuxième hypothèse, à savoir la double stigmatisation des végétariens zoophiles. A la fin du focus group, il s'agirait de s'entretenir collectivement avec chaque type de mangeurs présents lors du focus group pour les interroger sur la perception qu'ils ont eu des autres participants. Toutefois cette idée du focus group que j'avais pour répondre à mes hypothèses possède trop de biais et semble finalement ne pas convenir à notre étude. En effet, la réunion de ces

types de mangeurs bien différents risque de susciter un débat d'idéologies et s'attache à une approche inductive qui n'est pas celle de notre étude qui repose, elle, sur des hypothèses qu'il s'agit d'affirmer ou non. Cet outil convient d'avantage à la recherche des causes de faits sociaux et à leurs compréhensions voire à la recherche collective de solutions s'il s'agit de « problèmes » sociaux. Or, il ne s'agit pas pour moi *a priori* de tenter d'établir un lien entre ces différents mangeurs mais bien d'observer une divergence créatrice de stigmatisation.

L'entretien directif et l'entretien non directif sont à exclure, en effet le premier emprisonnerait trop l'enquêté dans des questions fermées tandis que l'autre entretien risquerait de se transformer en une explication d'idéologie ou resterait trop figé sur les motivations des mangeurs qui ont adopté un certain régime, ici je pense bien évidemment aux végétariens et vegans.

Je choisirais donc l'entretien semi-directif, permettant sans enfermer les personnes interrogées dans des réponses déterminées de s'exprimer librement sur leurs représentations des autres types de mangeurs. Ainsi, il s'agira de décliner cet outil afin de l'adapter aux trois populations étudiées. Ces trois types d'entretiens permettront d'assurer une complémentarité des visions des différents mangeurs.

Voyons maintenant plus en détail les publics que nous allons interroger et la démarche employée pour assurer une collecte rigoureuse des données.

Chapitre 2 : Publics cibles et démarche²⁶

Pour préparer au mieux nos entretiens, il s'agit de bien identifier les différentes populations cibles afin d'adapter au mieux nos guides d'entretien semi-directifs. Avec qui devons-nous prendre contact ? Comment le ferons-nous ? Comment présenter ces entretiens aux personnes contactées ?

²⁶ LEFEVRE, Nicolas, Cours de Méthodes et techniques d'enquête, l'entretien comme méthode de recherche [en ligne]. Disponible sur : http://staps.univ-lille2.fr/fileadmin/user_upload/ressources_peda/Masters/SLEC/entre_meth_recher.pdf

Il s'agira pour l'ensemble des entretiens de respecter une certaine neutralité propre au sociologue, voire une certaine « naïveté » additionnée à une attitude montrant l'intérêt du discours de la personne afin de générer de la confiance entre l'enquêté et l'enquêteur sans biaiser les résultats. Ainsi on présentera l'entretien comme un travail universitaire n'utilisant pas les données dans un autre but, en accentuant également le fait que l'enquête sera parfaitement anonyme. De plus, il s'agira de bien expliquer à la personne interrogée qu'il n'y a pas de « bonnes » ou « mauvaises » réponses. Pour finir, on prêtera attention aux relances dans les entretiens et au moment le plus judicieux où les exprimer pour garder le rythme de l'entretien constant et naturel.

1. La prise de contact avec les différentes populations

1.1. Les vegans

Pour présenter mon étude à cette population sans éveiller trop de suspicions quand à mon sujet, ce qui entraînerait des biais dans les réponses des personnes interrogées, tout en permettant à la personne interrogée de pouvoir quand même s'imprégner du thème global, je m'introduirais de la manière suivante :

« Je suis étudiant en Master à l'Institut Supérieur du Tourisme, de l'Hôtellerie et de l'Alimentation à l'Université Jean Jaurès de Toulouse. Dans le cadre de mes études, je m'intéresse à la place de l'animal dans la société française et aux différents régimes alimentaires. D'une durée d'environ 30 minutes, ces entretiens seront anonymes et enregistrés afin d'assurer la véracité de l'échange lors de sa retranscription. »

Afin de prendre contact avec les mangeurs vegans, je me déplacerais sur le marché Saint Sernin où se tient le stand « Go Vegan » tous les dimanches de 11h à 13h. Etant un des lieux d'expression de cette pensée, j'espère y trouver des individus volontaires pour participer à notre étude.

1.2. Les végétariens zoophiles

Pour les mangeurs végétariens zoophiles, je pense utiliser les réseaux sociaux ainsi que la méthode de captation dite de « proche en proche ». Je m'introduirais de la manière suivante :

« Je suis étudiant en Master à l'Institut Supérieur du Tourisme, de l'Hôtellerie et de l'Alimentation à l'Université Jean Jaurès de Toulouse. Dans le cadre de mes études, je m'intéresse aux végétariens motivés, au moins en partie par la cause animale, et plus particulièrement aux changements perçus dans leur vie sociale suite à l'adoption de ce régime. D'une durée d'environ 30 minutes, ces entretiens seront anonymes et enregistrés afin d'assurer la véracité de l'échange lors de sa retranscription. »

1.3. Les omnivores dits « traditionnels »

Il s'agit ici de capter des omnivores suivant le modèle alimentaire « traditionnel ». Cette population est plus difficile à capter car l'individualisation des pratiques alimentaires dans nos sociétés modernes se fait de plus en plus ressentir et cette notion de « traditionnel » a tendance à perdre de son sens.

Il sera ainsi nécessaire d'introduire des questions filtres durant l'entretien afin de bien cibler la population voulue pour maintenir la cohérence dans notre étude.

De plus, cette population se verra poser des questions plus précises axées sur la notion de genre pour répondre à la première hypothèse qui est celle de la stigmatisation plus forte des hommes végétariens que des femmes végétariennes.

Je me présenterais à eux de la manière suivante, toujours dans l'idée de ne pas dévoiler mes réelles intentions afin d'observer des rapports de stigmatisation entre mangeurs pour ne pas les suggérer :

« Je suis étudiant en Master à l'Institut Supérieur du Tourisme, de l'Hôtellerie et de l'Alimentation à l'Université Jean Jaurès de Toulouse. Dans le cadre de mes études, je m'intéresse aux rapports à l'alimentation et à la viande des mangeurs français. D'une durée d'environ 30 minutes, ces entretiens seront anonymes et enregistrés afin d'assurer la véracité de l'échange lors de sa retranscription. »

2. Lieu de l'entretien

Il conviendra d'interroger les différentes personnes qui auront bien voulu participer à notre étude dans un lieu où ceux-ci se sentent à l'aise. Ce lieu devra être calme pour pouvoir enregistrer l'intégralité de l'entretien et permettre la concentration optimale de l'enquêteur et de l'enquêté sans avoir à faire face à d'éventuelles interférences ou gênes sonores.

3. Durée de l'entretien et nombre d'entretiens

3.1. Durée de l'entretien

Afin de ne pas essuyer trop de refus en annonçant une durée trop longue pour les personnes susceptibles d'être interrogées, j'annoncerai une durée approximative de l'entretien d'une demi-heure. De plus, nous devons choisir un créneau horaire permettant une certaine liberté dans le cas où l'entretien s'étalerait sur une durée plus longue afin de maintenir l'enquêté dans une situation confortable et de limiter le stress. Il faut que chaque parti ait du temps devant soi. La durée de l'entretien dépend donc surtout de l'enquêté et de ce qu'il a à nous dire.

3.2. Le nombre d'entretiens²⁷

La méthode qualitative ne cherchant pas à obtenir une population représentative, le nombre d'entretien à administrer n'est donc pas une contrainte méthodologique. Toutefois, on s'appuyera dans notre cas sur le principe de diversification externe c'est-à-dire une diversification des profils, ici ces profils sont les mangeurs vegans, végétariens zoophiles et omnivores « traditionnels » français. Ce principe permet une meilleure comparaison inter-profils, à l'opposé du principe de saturation qui consiste en une diversification interne des profils plus poussée dans un même groupe (des vegans issus de CSP

²⁷ PIRES, Alvaro. « Échantillonnage et recherche qualitative : essai théorique et méthodologique », 1997 produit en version numérique par TREMBLAY Jean-Marie, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi. [en ligne] Disponible sur : http://classiques.uqac.ca/contemporains/pires_alvaro/echantillonnage_recherche_qualitative/echantillon_recherche_qual.doc (Consulté le 07/03/2017)

différentes, par exemple). Ce principe consiste plus en une évaluation méthodologique permettant au sociologue d'arrêter l'administration d'entretiens lorsque ceux-ci n'apportent plus de nouvelles informations pour empêcher une perte de temps et une perte d'argent trop importantes. Nous prendront bien évidemment quand même compte de ce principe de saturation lors de nos enquêtes, surtout vis-à-vis du genre des personnes interrogées dans les trois types de profils afin de pouvoir valider ou non notre première hypothèse, sans toutefois chercher à obtenir une diversification interne, dite horizontale, poussée.

Nous prévoyons alors une dizaine d'entretiens pour chaque profil de mangeurs étudiés ce qui nous permettra de comparer les visions entre ces différents groupes en tenant compte de la répartition genrée paritaire de chaque profil.

Chapitre 3 : Présentation des outils

L'outil que j'ai choisi est donc l'entretien semi-directif. Celui-ci va s'appuyer sur des guides d'entretiens adaptés à mes trois profils cibles. Il me permettra de structurer mes questions et de n'omettre aucune information que je cherche à recueillir. Toutefois, la notion de stigmatisation que je cherche à observer ne constituera pas la réponse à la question en soi mais émergera de l'ensemble du discours obtenu à l'issue de chaque entretien. Il ne s'agira donc pas de comparer les réponses mais plutôt les visions qui ressortent des discours.

1. Le guide d'entretien destiné aux végétariens zoophiles

Voici le guide d'entretien construit et destiné à ce profil de mangeur :

Guide d'entretien

Destiné aux végétariens dits « zoophiles » ou dont au moins l'une des motivations de l'adoption d'un régime végétarien est la cause animale.

Thèmes (Informations recherchées)	Questions	Relances	Remarques
L'identité du mangeur c'est-à-dire son régime alimentaire et sa correspondance avec le profil qu'on cherche à interroger.	Quel est précisément votre régime alimentaire ?	Mangez-vous des produits animaux ou d'origine animale ?	
	Quand l'avez-vous adopté ?	Lors d'une rencontre, d'une expérience, à cause d'un problème de santé...?	
	Pourquoi l'avez-vous adopté?	Ethique animale ? Raisons religieuses ? Pour l'aspect environnemental... ?	
	Faites vous partie d'une association ?	Si oui, laquelle ? Qu'est-ce que vous y faites ?	
	Qu'est-ce qu'un bon repas pour vous ?	Est-ce un repas sain et équilibré, un repas énergétique, un repas en famille ou avec des amis... ?	
Les conséquences du végétarisme sur le plan relationnel et social et l'éventuelle présence de la stigmatisation due à la déviance du mangeur.	Votre régime vous a-t-il déjà apporté des difficultés dans votre vie de tous les jours ?	Présente-t-il des inconvénients ? Si oui, lesquels ?	
	Avez-vous ressenti ou observé des changements vis-à-vis de vos proches, de vos relations depuis l'adoption de votre régime ?	Fréquentez-vous toujours les mêmes personnes ? Vous êtes-vous éloigné de certaines personnes/ rapproché d'autres ?	
	Faites-vous l'objet de remarques particulières concernant votre	Recevez-vous du soutien/ des critiques/ moqueries... ?	

	alimentation ?		
--	----------------	--	--

2. Le guide d'entretien destiné aux vegans

Voici le guide d'entretien construit et destiné à ce profil de mangeur :

Guide d'entretien

Destiné aux vegans.

Thèmes (Informations recherchées)	Questions	Relances	Remarques
L' identité du mangeur c'est-à-dire son régime alimentaire et sa correspondance avec le profil qu'on cherche à interroger.	Quel est précisément votre régime alimentaire ?	Mangez-vous des produits animaux ou d'origine animale ?	
	Quand l'avez-vous adopté ?	Lors d'une rencontre, d'une expérience, à cause d'un problème de santé... ?	
	Pourquoi l'avez-vous adopté ?	Ethique animale ? Raisons religieuses ? Pour l'aspect environnemental... ?	
	Faites vous partie d'une association ?	Si oui, laquelle ?	

		Qu'est-ce que vous y faites ?	
	Qu'est-ce qu'un bon repas pour vous ?	Est-ce un repas sain et équilibré, un repas énergétique, un repas en famille ou avec des amis... ?	
Les conséquences du végétarisme sur le plan relationnel et social et l'éventuelle présence de la stigmatisation due à la déviance du mangeur et la stigmatisation éventuelle des végétariens zoophiles par les vegans.	Votre régime vous a-t-il déjà apporté des difficultés dans votre vie de tous les jours ?	Présente-t-il des inconvénients ? Si oui, lesquels ?	
	Avez-vous ressenti ou observé des changements vis-à-vis de vos proches, de vos relations depuis l'adoption de votre régime ?	Fréquentez-vous toujours les mêmes personnes ? Vous êtes-vous éloigné de certaines personnes/ rapproché d'autres ?	
	Faites-vous l'objet de remarques particulières concernant votre alimentation ?	Recevez-vous du soutien/ des critiques/ des moqueries ?	
	Que pensez-vous de l'alimentation végétarienne ?	<i>Il s'agit d'éviter les relances qui seraient trop subjectives.</i>	
	Que pensez-vous du végétarisme motivé par la cause animale ?		
	Selon vous, comment expliquer que certaines personnes mangent de la viande ?		
	Que pensez-vous de cela ?		

3. Le guide d'entretien destiné aux omnivores dits « traditionnels »

Voici le guide d'entretien construit et destiné pour ce profil de mangeur :

Guide d'entretien

Destiné aux omnivores dits traditionnels.

Thèmes (Informations recherchées)	Questions	Relances	Remarques
L' identité du mangeur c'est-à-dire son régime alimentaire et sa correspondance avec le profil qu'on cherche à interroger c'est-à-dire si la personne a déjà mené une réflexion sur son alimentation.	Avez-vous un régime alimentaire particulier?	Mangez-vous sans gluten, sans lactose, sans sel... ? Si oui, pourquoi ?	
	Pouvez-vous retracer votre journée alimentaire d'hier ?	Prenez votre temps... même les boissons comptent, qu'avez-vous mangé au petit-déjeuner par exemple... ?	

Les représentations de l'individu : La symbolique de l'alimentation, de la viande et du corps. On cherchera également l'éventuelle relation genrée mangeur-viande.	Qu'est-ce qu'un bon repas pour vous ?	Est-ce un repas sain et équilibré, un repas énergétique, un repas en famille ou avec des amis... ?	
	Selon vous, quel est l' aliment le plus intéressant d'un point de vue énergétique ?	Quel est l'a catégorie d'aliment qui fournit le plus d'énergie ? (les féculents, les glucides, les protéines...)	
	Quand je vous dis « protéines », à quoi pensez-vous ?	Pensez-vous à la viande, aux légumineuses, aux produits laitiers, les œufs... ?	
	Selon vous, en France, quelles sont les personnes qui mangent le plus de viande ? Pourquoi, selon vous ?	Les femmes ? Les personnes âgées ? Les hommes ? Les plus riches ? Les plus pauvres... ?	
	Pour vous, qu'est ce qu'un beau corps ?	Pour les hommes ? Pour les femmes	?
Représentation sur le végétarisme et les végétariens.	A quoi pensez-vous quand je vous dis végétarisme ?	<i>Il s'agit d'éviter les relances qui seraient trop subjectives.</i>	
	Pourquoi les gens adoptent-ils ce régime selon vous ?	Ethique animale ? Raisons religieuses ? Pour l'aspect environnemental... ?	

	Qu'est ce que vous en pensez ?	<i>Il s'agit d'éviter les relances qui seraient trop subjectives.</i>	
	Avez-vous déjà mangé dans un restaurant végétarien ?	A quelle occasion ? Avec qui ? Qu'en avez-vous pensé ?	
	Connaissez-vous des végétariens ?	Quels rapports avez-vous avec ces personnes ?	

Pour finir, je poserais des questions quant à la catégorie socioprofessionnelle de l'enquêté en fin d'entretien, afin d'avoir construit un lien de confiance avec la personne et pour ne pas commencer mon enquête avec des questions trop délicates. Cette démarche me permettra de collecter des données sur la vision énergétique de l'alimentation et sa corrélation supposée avec les populations issues de classes sociales inférieures pour rendre compte de l'éventuelle stigmatisation de l'homme végétarien plus forte par les individus issus de ces classes.

4. Exploitation des résultats

Les entretiens passés devront ensuite faire l'objet d'une retranscription qui permettra de recouper d'éventuelles similitudes entre les discours des différents mangeurs partageant le même régime alimentaire et d'identifier d'éventuels verbatims manifestant une forme de stigmatisation afin de répondre à notre deuxième hypothèse et de rester attachés à notre problématique. Enfin la complémentarité des différentes populations interrogées nous permettra de mieux comprendre les relations entretenues entre elles. Elle permettra également l'observation d'éventuelles convergences dans les discours afin de valider ou non la présence d'une certaine cohérence entre végétariens stigmatisés et vegans ou omnivores. Il s'agira de porter une grande importance dans la détermination des différents profils des mangeurs interrogés.

Les retranscriptions devront être les plus fidèles possible aux enregistrements afin de sauvegarder au mieux la qualité de l'entretien et porteront également une grande importance aux attitudes de la personne lors de la discussion (rires, hésitation, dédain, balbutiements...) en restant dans le « vrai ».

Nous repérerons également une éventuelle stigmatisation plus forte des hommes végétariens zoophiles en comparant, dans une approche complémentaire, la vision des omnivores quant aux hommes végétariens et le ressenti de la stigmatisation éventuellement plus fort chez les hommes végétariens que chez les femmes, dans leurs discours.

Conclusion générale

Ce mémoire de recherche a débuté par la question suivante : le végétarien, mangeur qui s'écarte par ses pratiques alimentaires, de la norme française, rencontre-t-il des problèmes dans son intégration dans la société ?

A partir du cadrage théorique, nous avons pu observer la déviance des mangeurs végétariens par rapport aux rapports qu'ils entretiennent avec l'alimentation et surtout la viande. Cette recherche documentaire a permis de dégager deux paradigmes : celui de l'omnivore français, mangeur « normal » et « traditionnel » qui s'opposait donc au paradigme végétarien zoophile (platonique) : quand l'un incorpore la vie, l'autre incorpore la mort. Les hypothèses que nous avons ensuite posé se sont appuyées, d'une part sur la démarche de recherche documentaire puis sur les entretiens exploratoires menés auprès de ce profil de mangeur. Or, malgré l'hétérogénéité des végétarismes et végétariens interrogés, la notion de veganisme est ressortie dans l'ensemble des discours sans que j'eusse à la suggérer. Ainsi, j'ai dû approfondir mes recherches sur ce thème et il est donc devenu partie intégrante de ma problématique et de mes hypothèses. C'est la notion de déviance empruntée à Howard Becker ainsi que celle de la stigmatisation, empruntée à Erwin Goffman qui m'ont permises d'articuler ma problématique autour de ces divergences cognitives et de leurs conséquences d'un point de vue social.

Nous avons ensuite procédé à une analyse des outils sociologiques disponibles pour collecter les informations nous permettant ou non de valider nos hypothèses en construisant une partie probatoire. Cette partie permettra d'amorcer le travail de deuxième année qui consistera à affirmer ou informer nos hypothèses en procédant à la démarche probatoire prévue c'est-à-dire en administrant nos entretiens afin de recueillir les visions des trois populations cibles, à savoir les omnivores français « traditionnels », les végétariens dits zoophiles ainsi que les vegans.

Comprendre les relations entre omnivores et végétariens dans la société française permettrait éventuellement de réconcilier ces populations, mais surtout de remettre au cœur du débat politique, le sujet du bien être animal

voire de la souffrance animale ou encore l'évolution de la production industrielle, dont la matière première est animée, en prenant en compte le discours végétarien sans préjugé de « sensiblerie abusive ». D'autres sujets comme celui des plats végétariens dans les cantines pourraient être revus.

Ce mémoire n'a pu se concentrer que sur quelques hypothèses au vu des échéances impliquées dans la construction de l'étude, il serait intéressant dans une autre approche que celle de la déviance et de la stigmatisation, de s'attacher à étudier les formes de tolérance des végétariens vis-à-vis des non végétariens par exemple. La limite majeure de cette étude est bien sur la forte hétérogénéité des populations cibles. En effet en plus des végétariens, les omnivores français sont loin de former un groupe homogène. Définir un modèle alimentaire d'omnivores français « normaux » dit « traditionnel » correspondrait de moins en moins avec l'individualisation de plus en plus présente dans nos sociétés modernes.

Toutefois, il s'agirait de faire évoluer les mentalités des omnivores sur l'aspect nutritif des protéines végétales et la complémentation (légumineuses et céréales) par rapport aux protéines animales qui, dans l'imaginaire collectif et la symbolique de force accordée à l'alimentation carnée, restent considérées comme un facteur de risque pour la santé. On sait aujourd'hui qu'il faut que l'on réduise notre consommation de viande. Expliciter une pratique alimentaire s'inscrivant dans une trajectoire d'éthique citoyenne, environnementale et animale tel que le végétarisme permettrait peut être de faire émerger de nouvelles idées et de faire participer, en n'excluant aucun mangeur et donc aucune proposition, l'ensemble de la population française à la construction de l'alimentation de demain.

Bibliographie

Cette bibliographie est classée par ordre alphabétique des noms d'auteurs.

- ♦ ADAMS, C.J. *Living among Meat Eaters*. New York, Three Rivers Press, 2008, p.77.
- ♦ ALLO Eliane. *Le Soucis de l'âme*, Maren Shell, Paris, 1989.
- ♦ AMATO, P. PARTRIDGE, S. *The New vegetarians: promoting health and protecting life*. New York, Plenum Press, 1989.
- ♦ BEARDSWORTH, A., KEIL, T. « The Vegetarian option: varieties, conversions, motives and careers ». *Sociological review*, 40(2) : 253-293.
- ♦ BECKER S., H. *Outsiders : études de sociologie de la déviance*, trad. De l'anglais par BRIAND, J.-P. Paris, Éditions Métailié, 1985, 247p.
- ♦ BOURDIEU, Pierre. *La distinction, critique sociale du jugement*. Paris, Les Editions de Minuit, 1979, 672 p
- ♦ CAZES-VALETTE, Geneviève. « Manger de la viande aujourd'hui en France » dans *L'Alimentation à découvert* sous la direction de ESNOUF, Catherine, FIORAMONTI, Jean, LAURIOUX, Bruno. CNRS Edition, 28 mai 2015, 328p.
- ♦ CHAPOUTHIER, Georges. *Au bon vouloir de l'homme, l'animal*. Denoël, 13 février 1990, 264p.
- ♦ COETZEE, John. *Elizabeth Costello*. Paris, Le Seuil, 2004, p. 83.
- ♦ DE LABARRE, Matthieu. « Quand la hiérarchie culinaire est bousculée- Le déclin des carnivores » dans *La Viande: un aliment, des symboles*. Editions Edisud, collection Ecologie Humaine, 2004.
- ♦ DESCOLA, Philippe. *Par-delà nature et culture*. Paris, Gallimard, 2005, 640p.
- ♦ DIETZ, T., FRISCH, A.S., LALOF, L., STERN, P.C., GUAGNANO, G.A. *Values and vegetarianism: an exploratory analysis*. *Rural Sociology*. 1995; 60:533-542.
- ♦ DIGARD, Jean-Pierre. *Les Français et leurs animaux : ethnologie d'un phénomène de société*. Paris, Hachette Littérature, 2005, 281p.
- ♦ DOUGLAS Mary. *De la souillure : essai sur les notions de pollution et de tabou*, trad. de l'anglais par MASPERO, F. Paris Fondations, 1981 (1^{ère} édition 1967).
- ♦ DUBUISSON-QUELLIER, Sophie. *La consommation engagée*. Paris, Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.), « Contester », 2009, 144 p.
- ♦ DUPONT, F. et REUS,E. « Qui sont les nouveaux végétariens ? - Sociologie et végétarisme » dans *Les Cahiers antispecistes n°35*, mis en ligne le 3 janvier 2012. Disponible sur : <http://www.cahiers-antispecistes.org/wp-content/uploads/IMG/pdf/VegeCA35.pdf>
- ♦ DURKHEIM, Emile. *Les règles de la méthode sociologique*. Paris, 1895.

- ♦ ELIAS, Norbert. *La civilisation des mœurs*. Agora, Pocket, 1939, réédition 2011, 514 p.
- ♦ FISCHLER, Claude. *L'Homnivore*. Odile Jacob, 15 février 2001, 429p.
- ♦ FISCHLER, Claude. "OCNI: objets comestibles non identifiés", dans E. Theofilakis (ed.) *Moderne, et après? Les immatériaux*, Paris: Autrement, 1985, pp. 80-86.
- ♦ FISCHLER, C. MASSON, Estelle. *Manger. Français, Européens et Américains face à l'alimentation*, Éditions Odile Jacob, 2008, 336 p.
- ♦ GOFFMAN, Erving. *Stigmate. Les usages sociaux du handicap*. Paris, Les Éditions de Minuit, 1963.
- ♦ HERITIER-AUGE, Françoise. « Le sang et la chair » préface de *Les abattoirs des pays de l'Adour*, VIALLES Noélie. Editions de la Maison des Sciences de l'Homme et Ministère de la Culture et de la Communication, coll. ethnologie de la France, 1987.
- ♦ LARUE, Renan. *Le végétarisme et ses ennemis*. PUF, 14 janvier 2015.
- ♦ LEACH, Edmund. « Aspects Anthropologiques de la langue : injures et catégories d'animaux », dans *L'unité de l'homme et autres essais*, trad. De l'anglais, Gallimard, paris, 1980 (1^{ère} ed. 1964), p.263-297.
- ♦ LEGOFF, Jacques. *La Civilisation de l' Occident médiéval*. Paris, Arthaud, 1984 (rééd.), p.13.
- ♦ MANGELS, AR., MESSINA, V., MELINA, V. « Position of the American Dietetic Association and Dietitians of Canada : Vegetarian Diets » dans *Journal of the American Dietetic Association*. Juin 2003, pp. 748-65.
- ♦ MAUSS, Marcel. *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*. Quadrige, septembre 2012.
- ♦ MECHIN Colette. « La symbolique de la viande », dans *L'alimentation à découvert*. CNRS Edition, 28 mai 2015, 328p.
- ♦ MINSON, J.A., MONIN, B. « Do-Gooder Derogation : Disparaging Morally Motivated Minorities to Defuse Anticipated Reproach » dans *Social Psychological and Personality Science*, 2012 [en ligne]. Disponible sur : <http://spp.sagepub.com/content/3/2/200>
- ♦ MONTANARI, Massimo. *La faim et l'abondance. Histoire de l'alimentation en Europe*. Paris : Seuil, 1995, 239p.
- ♦ OSSIPOW, Laurence. «La viande c'est comme du chewing-gum» dans *Cultures, nourriture, Internationale de l'Imaginaire*, sous la direction de DUVIGNAUD, Jean et KHAZNADAR Chérif. Nouvelle série, n°7, Babel, Maison des Cultures du Monde, Paris, 1997a.

- ♦ OSSIPPOW, Laurence. *La Cuisine du corps et de l'âme - Approche ethnologique du végétarisme, du crudivorisme et de la macrobiotique en Suisse*. MSF, 1 janvier 1997b.
- ♦ OSSIPPOW, Laurence. « Aliments morts, aliments vivants » dans le mangeur OCHA - sous la direction de FISCHLER, Claude. *Manger magique. Aliments sorciers, croyances comestibles*. Autrement, Coll. Mutations/Mangeurs, N°149, Paris, 1994, p127 à 135.
- ♦ POULAIN, Jean-Pierre. « L'homme, le mangeur, l'animal : la relation homme animal à travers les modèles alimentaires » dans le mangeur OCHA. *L'homme, le mangeur et l'animal. Qui nourrit l'autre ?* Paris, 12 et 13 mai 2006.
- ♦ POULAIN, Jean-Pierre. « Les Jeunes seniors et leur alimentation », dans *Le Mangeur et l'animal : mutation de l'élevage et de la consommation*, édition Autrement, 1998, pp.104-5.
- ♦ POULAIN, Jean-Pierre. « La nourriture de l'Autre : entre délices et dégoûts, réflexions sur le relativisme de la sensibilité alimentaire » dans *Cultures, Nourritures, Internationale de l'Imaginaire*, sous la direction de DUVIGNAUD, Jean et KHAZNADAR Chérif. Nouvelle série, n°7, Babel, Maison des Cultures du Monde, Paris, 1997.
- ♦ POULAIN, Jean-Pierre. *Sociologies de l'alimentation, les mangeurs et l'espace social alimentaire*. Paris : Ed. PUF, collection Quadrige, 2002, p 221-235.
- ♦ POULAIN, Jean-Pierre. *Manger aujourd'hui*. Privat, 2001, 246p.
- ♦ POULAIN, Jean-Pierre (dir.). *Dictionnaire des cultures alimentaires*. Paris, Presses universitaires de France, 2012, 1468p.
- ♦ TOURNIER, M., TOUBEAU, J.-M. *Le Vagabond immobile*. Paris, Gallimard, 1984, p. 85.
- ♦ RAUDE, Jocelyn. *Sociologie d'une crise alimentaire : Les consommateurs à l'épreuve de la maladie de la vache folle*. Paris : Tec&Doc, 2008.
- ♦ REGAN, Tom. « Pour les droits des animaux » dans *Les Cahiers antispécistes*, 5, 1992 [en ligne]. Disponible sur : <http://www.cahiers-antispecistes.org/spip.php?article38>
- ♦ ROBBINS, John. « How your diet can help save your life and the world » dans *The Food Revolution*, San Francisco, CA : Conari Press, 2011.
- ♦ ROZIN, P., FALLON, AE. A « Perspective on disgust ». *Psychol Review*, janvier 1987; 94(1):23-41.
- ♦ ROZIN, P., NEMEROFF, CJ. « The Laws of Sympathetic Magic : A Psychological Analysis of Similarity, and Contagion » dans *Cultural. Psychology: Essays on Comparative*, 1990.
- ♦ VIGARELLO, Georges. *Le Sain et le malsain : santé et mieux-être depuis le Moyen Âge*. Paris, Seuil, 1993.

♦ VIALLES, Noémie.« Des Invariants du régime carné » dans le mangeur OCHA.
L'homme, le mangeur et l'animal. Qui nourrit l'autre ? Paris, 12 et 13 mai 2006.

Table des figures

Figure 1: Schéma illustrant le paradoxe de l'omnivore.....12

Figure 2: Tableau de la typologie de Becker sur la déviance et sa perception.....51

Table des matières

Remerciements.....	6
Sommaire	7
Introduction.....	9
Partie 1 : Cadrage théorique	11
Chapitre 1 : Les français et leurs rapports à l'alimentation	12
1. Le modèle alimentaire « traditionnel » français.....	14
2. La viande et les français.....	15
2.1. La viande, une consommation symbolique et sociale	15
2.2. Viande et religion	16
2.3. La viande, un symbole de force.....	16
2.4. La viande bouleversée par la modernité	17
2.4.1. Evolution du paradigme nutritionnel.....	17
2.4.2. Distanciation entre le mangeur et l'aliment.....	19
2.5. Apports de l'enquête de Geneviève Cazes-Valette (2015) : une mise à jour de la relation entre viandes, genres et classes sociales.....	24
2.5.1. Un rapport genré.....	24
2.5.2. Des strates sociales déterminantes.....	25
Chapitre 2 : Les végétariens et leurs rapports à l'alimentation	27
1. Présentation des végétarismes	27
2. Les motivations principales en France.....	29
2.1. L'écologie	29
2.2. La santé	30
2.3. L'éthique animale	31
3. Les rapports spécifiques et paradoxaux des végétariens zoophiles à l'alimentation	32
3.1. La relation à la viande : le problème de la mise à mort animale....	32

3.2.	Entre recherche de naturalité et peur de la primitivité	33
3.2.1.	L'amour du vivant.....	33
3.2.2.	La peur de la contamination	34
3.3.	La question de l'anatomie	36
4.	Qui sont les végétariens français ?	37
Partie 2 : Hypothèses		39
Chapitre 1 : Problématisation.....		40
Chapitre 2 : Hypothèse n°1 : les hommes végétariens sont plus stigmatisés que les femmes végétariennes.		43
1.	La construction du genre	43
2.	L'influence de la classe sociale.....	46
Chapitre 3 : Hypothèse n°2 : Le végétarien zoophile est stigmatisé, d'une part, par les omnivores français « traditionnels » et de l'autre, par les vegans.....		47
1.	La stigmatisation des végétariens zoophiles déviants par les mangeurs français omnivores dits « traditionnels »	47
1.1.	Le mépris du discours végétarien.....	47
1.2.	L'image du vegan « extrémiste »	49
1.3.	La végéphobie	52
2.	La stigmatisation des végétariens zoophiles par les vegans.....	53
2.1.	Présentation du mouvement vegan	53
2.2.	La figure du vegan : nouvel entrepreneur de morale.....	55
Partie 3 : Méthodologie probatoire.....		59
Chapitre 1 : Méthodologie de recherche		60
1.	L'approche quantitative	60
2.	L'approche qualitative.....	61
2.1.	L'observation	62
2.2.	L'entretien.....	62

2.3.	Le focus group.....	63
2.4.	Choix des outils	63
Chapitre 2 : Publics cibles et démarche		65
1.	La prise de contact avec les différentes populations	66
1.1.	Les vegans.....	66
1.2.	Les végétariens zoophiles.....	66
1.3.	Les omnivores dits « traditionnels »	67
2.	Lieu de l’entretien	68
3.	Durée de l’entretien et nombre d’entretiens	68
3.1.	Durée de l’entretien.....	68
3.2.	Le nombre d’entretiens	68
Chapitre 3 : Présentation des outils		69
1.	Le guide d’entretien destiné aux végétariens zoophiles.....	69
2.	Le guide d’entretien destiné aux vegans.....	71
3.	Le guide d’entretien destiné aux omnivores dits « traditionnels »	73
4.	Exploitation des résultats	76
Conclusion générale		77
Bibliographie		79
Table des figures.....		83
Table des matières		84

Résumé

La consommation de viande est inscrite dans le patrimoine culturel français. Le mangeur français y est attaché car l'alimentation est un marqueur d'identité. Il attache également une grande importance à la commensalité, au « manger ensemble » qui fait partie intégrante du modèle alimentaire français. Le végétarien, dont le régime est motivé par la cause animale, fait le choix de rejeter la viande de son régime alimentaire. Il rompt ainsi avec cette commensalité et les relations entretenues avec les mangeurs français « normaux » se transforment. Le végétarien se met en marge du paradigme français traditionnel. Ce mémoire tente de s'intéresser aux conséquences sociales de ce choix marginal dans la société française attachée à la viande en décryptant les rapports à l'alimentation et en particulier à la chaire animale de ces deux types de mangeurs en France, dans une approche sociologique de l'alimentation.

Mots clefs : Viande - relation homme-animal - modèle alimentaire - réflexivité - végétarismes- stigmatisation.

Abstract

The meat consumption is a part of the french cultural heritage. The french eater is attached to it because food is an identity marker. He gives a huge importance to the table companionship too, the fact of eating together which forms an integral part of the french food model. The vegetarian motivated by the animal welfare, make the choice of rejecting meat from his diet. In this way, he breaks with this table companionship and the relationship with the « normal » french eaters change. The vegetarian places himself outside of the traditional french paradigm. This research paper tries to focus on the social consequences of this marginal choice in the french society, which is attached to the meat, by analysing the relationships with food, especially with the animal flesh of this two types of eaters in France, with a sociological approach of food.

Key words : Meat - relationship humankind to animals - food model - reflexivness - vegetarianisms- stigma.